This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE

ŒUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

Né à Paris en 1694.

N. De Largillierre pinx.

Et.ne Boisson Sculp.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

247194
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

PREFACE

DES REDACTEURS

DE LA NOUVELLE EDITION.

M. de *Voltaire* n'a donné aucune édition de ſes ouvrages avant celle que MM. *Cramer* publièrent en 1757.

Voici la lettre qu'il leur écrivit alors, et qui fut imprimée à la tête du premier volume :

» Je ne peux que vous remercier, Meſ-
» ſieurs, de l'honneur que vous me faites
» d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai
» pas moins de regret de les avoir faits. Plus
» on avance en âge et en connaiſſances, plus
» on doit ſe repentir d'avoir écrit. Il n'y a
» preſque aucun de mes ouvrages dont je
» ſois content, et il y en a quelques-uns que
» je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les
» pièces fugitives que vous avez recueillies,
» étaient des amuſemens de ſociété qui ne
» méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours
» eu d'ailleurs un ſi grand reſpect pour le
» public, que quand j'ai fait imprimer la
» Henriade et mes tragédies, je n'y ai jamais

MRS. E. Z. PENFIELD 20 MAY 02

» mis mon nom. Je dois à plus forte raiſon
» n'être point reſponſable de toutes ces pièces
» fugitives qui échappent à l'imagination,
» qui ſont conſacrées à l'amitié, et qui devaient
» reſter dans les porte-feuilles de ceux pour
» qui elles ont été faites.

» A l'égard de quelques écrits plus ſérieux,
» tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt que je
» ſuis né français et catholique; et c'eſt prin-
» cipalement dans un pays proteſtant que je
» dois vous marquer mon zèle pour ma patrie,
» et mon profond reſpect pour la religion
» dans laquelle je ſuis né, et pour ceux qui
» ſont à la tête de cette religion. Je ne crois
» pas que dans aucun de mes ouvrages il y
» ait un ſeul mot qui démente ces ſentimens.
» J'ai écrit l'hiſtoire avec vérité; j'ai abhorré
» les abus, les querelles et les crimes; mais
» toujours avec la vénération due aux choſes
» ſacrées, que les hommes ont ſi ſouvent fait
» ſervir de prétexte à ces querelles, à ces
» abus et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit
» en théologien; je n'ai été qu'un citoyen
» zélé, et plus encore un citoyen de l'univers.
» L'humanité, la candeur, la vérité m'ont
» toujours conduit dans la morale et dans
» l'hiſtoire. S'il ſe trouvait dans ces écrits quel-
» ques expreſſions répréhenſibles, je ſerais le
» premier à les condamner et à les réformer.

» Au reſte, puiſque vous avez raſſemblé » mes ouvrages, c'eſt-à-dire, les fautes que j'ai » pu faire, je vous déclare que je n'ai point » commis d'autres fautes ; que toutes les pièces » qui ne ſeront point dans votre édition ſont » ſuppoſées, et que c'eſt à cette ſeule édition » que ceux qui me veulent du mal ou du bien » doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil » quelques pièces pour leſquelles le public » ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité » encore plus cette indulgence par un plus » grand travail ; s'il y a des choſes que le » public déſapprouve, je les déſapprouve » encore davantage.

» Si quelque choſe peut me faire penſer » que mes faibles ouvrages ne ſont pas indi- » gnes d'être lus des honnêtes gens, c'eſt que » vous en êtes les éditeurs. L'eſtime que s'eſt » acquiſe depuis long-temps votre famille » dans une république où règnent l'eſprit, la » philoſophie et les mœurs, celle dont vous » jouiſſez perſonnellement, les ſoins que vous » prenez, et votre amitié pour moi, combat- » tent la défiance que j'ai de moi-même. Je » ſuis, &c. . . .

Cette première édition de Genève eſt la ſeule que l'auteur ait avouée. Les ouvrages qu'il a publiés depuis ont été recueillis et

ajoutés à l'édition ſous le titre de nouveaux mélanges; mais ces additions faites ſans ordre, ſans correction, renferment un grand nombre de pièces fauſſement attribuées à M. de *Voltaire*. Quelques-uns de ſes propres ouvrages n'y ont été inſérés qu'avec des retranchemens qu'exigeait alors la prudence.

L'édition in-4°, l'édition in-8° encadrée ont à peu-près les mêmes défauts. D'ailleurs, quelques ſoins qu'euſſent pu prendre les éditeurs, toute édition faite du vivant de M. de *Voltaire* ſerait devenue défectueuſe en très-peu de temps. Ce n'était plus pour ſa gloire qu'il écrivait: c'était tantôt par des motifs d'utilité publique, tantôt pour obéir à l'impulſion de ſon génie, tantôt pour ſatisfaire à un premier mouvement, ſoit d'humeur perſonnelle, ſoit d'indignation contre les perſécuteurs ou les oppreſſeurs. Ces ouvrages imprimés ſur le champ, quelquefois arrêtés par lui-même avant qu'ils fuſſent répandus, corrigés ou changés de forme, et réimprimés avant d'être connus, ne pouvaient être raſſemblés avec ordre, et il n'aurait pas été moins difficile de ne pas en laiſſer échapper un très-grand nombre, et de n'y en pas inſérer qui fuſſent d'une autre main.

L'édition qui paraît aujourd'hui peut

donc être regardée comme la ſeule vraiment authentique et vraiment complète.

On n'a rien négligé pour ſe procurer tous les ouvrages imprimés ou manuſcrits attribués à M. de *Voltaire;* mais on a exclu de la collection parmi les ouvrages manuſcrits :

1°. Ceux dont les auteurs inconnus au public ne l'étaient ni aux rédacteurs, ni aux gens de lettres qui cultivent cette partie de l'hiſtoire de la littérature :

2°. Ceux pour leſquels on n'avait aucune preuve qu'ils fuſſent réellement de M. de *Voltaire*, et qui n'avaient d'ailleurs rien de la manière de ce grand homme :

3°. Un très-petit nombre de morceaux reſtés trop imparfaits pour que le reſpect dû à ſa mémoire permît de les publier.

Quant aux ouvrages déjà imprimés, et ſur-tout à ceux qui étaient inférés dans les éditions précédentes, on a cru n'être autoriſé à les ſupprimer que dans les cas où l'on avait une véritable preuve qu'ils n'étaient pas de M. de *Voltaire*.

Nous citerons parmi les additions un *Traité de métaphyſique* (1) adreſſé à madame la marquiſe *du Châtelet;* un morceau d'hiſtoire eccléſiaſtique (2) aſſez étendu; pluſieurs

(1) *Philoſophie*, tome I.

(2) *Philoſophie*, tome IV, pages 239 et ſuiv.

autres ouvrages hiſtoriques ou polémiques, tels que *les Lettres chinoiſes*, (3) *le Chrétien contre ſix juifs*; (4) *la Diſſertation ſur le feu* (5) envoyée par M. de *Voltaire* à l'académie des ſciences, pour concourir au prix en 1740; une autre Diſſertation *ſur les forces vives*; (6) les tragédies d'*Eryphile*, d'*Irène*, d'*Agathocle*; l'opéra des *Rois paſteurs*; *le Baron d'Otrante* et *les Deux tonneaux*, opéra-comiques; pluſieurs épîtres, et beaucoup de petits ouvrages en vers et en proſe, dont une partie n'avait jamais été imprimée, et le reſte n'avait été recueilli dans aucune édition.

Quelques morceaux en aſſez grand nombre ſe trouvaient répétés dans les anciennes éditions : on a cherché à éviter cet inconvénient. Mais en même temps on a cru, pour la commodité des lecteurs, devoir laiſſer quelques pages qui ſe trouvaient répétées dans des ouvrages différens, ſur-tout lorſqu'on y a trouvé quelques changemens, ou que ces pages étant également néceſſaires dans les deux ouvrages, leur ſuppreſſion

(3) *Mélanges hiſtoriques*, tome I.

(4) *Ibid.*

(5) Volume de *Phyſique*.

(6) *Ibid.*

eût obligé les lecteurs de recourir à un autre volume.

On a choisi pour les différens ouvrages la leçon qui a paru la meilleure, en observant seulement de suivre dans ce choix l'opinion de M. de *Voltaire* lui-même, toutes les fois qu'on n'était pas sûr que son choix avait été dirigé par des motifs étrangers à la bonté de l'ouvrage.

Il n'y a point de variantes pour les ouvrages de prose; mais on a rassemblé pour la poësie toutes celles qui ont paru pouvoir être utiles aux littérateurs, ou donner lieu à des observations sur les opinions de l'auteur à différentes époques de sa vie.

On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été possible.

L'édition est partagée en ouvrages de poësie, et en ouvrages de prose.

Le Théâtre, les Poëmes, grands et petits, les Epîtres, les Odes, les Stances, les Satires, les Contes, et enfin les pièces qui n'appartiennent à aucun des genres précédens, forment autant de divisions. Les *Lettres en prose et en vers* sont une partie séparée.

Les grands morceaux d'Histoire, les ouvrages faits pour les éclaircir et pour les défendre, les écrits sur la Législation et la Politique, ceux qui ont la Physique pour

objet, ceux qui traitent de matières philoſophiques, les écrits purement littéraires, les Romans, les Facéties, ſont autant de diviſions de la partie de proſe, qui eſt terminée par un Dictionnaire philoſophique, formé des articles de pluſieurs dictionnaires publiés du vivant de l'auteur, de ceux qui ont été trouvés dans ſes papiers, de pluſieurs morceaux ſeparés qu'on a placés ſous l'ordre alphabétique, parce qu'il eût été difficile de les claſſer différemment. Enfin le recueil des lettres complétera l'édition. Mais ces lettres ſeront choiſies, c'eſt-à-dire qu'on n'imprimera que celles qui paraîtront dignes du public, ſoit en elles-mêmes, ſoit par les particularités qu'elles renferment, les circonſtances où elles ont été écrites, les lumières qu'elles donnent ſur l'ame et le caractère d'un homme vraiment unique, et digne par ſon génie et la ſingularité de ſes talens d'être pour les philoſophes un objet d'étude, comme il eſt un objet d'admiration pour tous les hommes impartiaux et éclairés.

Les lettres qui pourraient bleſſer des perſonnes vivantes ont été ſévèrement retranchées.

Les rédacteurs ne ſe ſont permis qu'un petit nombre de corrections de dates et de noms propres. Cependant, comme une

grande partie des ouvrages a été imprimée sur un exemplaire corrigé par M. de *Voltaire*, en 1777 et 1778, on y trouvera un grand nombre de changemens et d'augmentations assez importantes.

On a rassemblé quelques notes destinées à éclaircir, à défendre, quelquefois à combattre M. de *Voltaire*. Les lecteurs pourront y reconnaître différentes mains, et n'y pas trouver toujours ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions. En recueillant ces notes, on n'a pas prétendu leur enseigner ce qu'ils devaient penser, mais les mettre en état de prononcer sur les objets qu'on a cru que M. de *Voltaire* n'avait pas suffisamment éclaircis. Au reste, on a pris dans ces notes le même ton qu'on aurait eu en écrivant à M. de *Voltaire* lui-même. Ce ton seul est convenable en parlant d'un grand homme qui vient de disparaître, dont le génie a conservé toute son autorité, dont les amis sont encore au milieu de nous.

Les préfaces qui sont à la tête de quelques ouvrages particuliers ont été écrites dans le même esprit. On y trouvera toujours du respect pour le génie, et un respect plus grand pour la vérité. Ces deux sentimens ne se combattent point; ils sont même inséparables. Comment celui qui aime la vérité

ſe permettrait-il d'inſulter l'homme qui a ſu la lui faire connaître et la lui faire aimer?

Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Perſonne n'admirait plus ſincèrement qu'eux M. de *Voltaire :* perſonne n'avait plus lu ſes ouvrages ; cependant en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages diſtribués avec ordre, et de manière qu'on puiſſe en ſaiſir l'enſemble, M. de *Voltaire* s'eſt encore agrandi à leurs yeux, et ils ont appris que juſque-là ils ne l'avaient pas connu tout entier.

On a diſtingué dans le *Proſpectus* les éditeurs des rédacteurs ; ainſi on ne peut déſapprouver que nous rendions ici aux éditeurs la juſtice qu'ils méritent, en témoignant qu'ils n'ont épargné ni ſoins ni dépenſes pour rendre l'édition auſſi belle, auſſi complète, auſſi exacte que les circonſtances ont pu le permettre.

THEATRE.

THEATRE
DE
VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris ſont très-informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejeter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous

ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés et imprimés à Paris dans ſon abſence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis, imprimée par nous in-8°, ſous les yeux de l'auteur, on trouve, dans la ſcène où *Gengis* paraît pour la première fois, les vers ſuivans :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps ;
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris ;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple et le rend plus docile, &c.

Ce morceau eſt tronqué et défiguré dans l'édition de *Ducheſne* et dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage ;
Reſpectez-les : ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire et très à ſa place.

Ce vers qu'on a ſubſtitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,

eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, et connaît un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, et qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette pièce en Italie, il y en a trois traductions; et les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on ſuſcita contre elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations : ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée; des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, et à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France : on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de Tancrède eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie et les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable, qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'Adélaïde du Gueſclin. Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène ſeptième du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au haſard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.

Il y dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſolécismes, et n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au haſard que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il? Que veut dire *Etre réduit au haſard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, et que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtyle; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes, et ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, et que c'eſt-là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs pièces qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ſtyle barbare. On ſait que *Boileau*, en mourant, ſe plaignait de cette horrible décadence. Les éloges

prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires, des vers ineptes et ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits; et c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art, au lieu de le perfectionner; et les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront; et nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices et l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR L'OEDIPE.

L'AUTEUR compoſa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée, en 1718, quarante-cinq fois de ſuite. Ce fut le ſieur *Dufreſne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiſelle *Deſmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaſte*, et quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctète*, tel qu'il fut joué à la première repréſentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. de *la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans ſon approbation cette phraſe remarquable. *Le public, à la repréſentation de cette pièce, s'eſt promis un digne ſucceſſeur de Corneille et de Racine; et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ſes prétentions.*

L'abbé de *Chaulieu* fit une mauvaiſe épigramme contre cette approbation : il diſait que l'on connaiſſait *la Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'eſt ainſi que les grands hommes

ſont traités au commencement de leur carrière; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité inſolente éprouve les mêmes obſtacles que le génie, et cela prouve ſeulement qu'il y a pluſieurs manières de bleſſer l'amour propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle reſſemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après ſon voyage en Angleterre, et lorſqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbroke*, que M. de *Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre choſe que de lui-même.

MADAME,

Si l'uſage de dédier ſes ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les ſuccès ou les efforts des auteurs, met en droit, ceux mêmes qui réuſſiſſent le moins, d'oſer mettre ſous votre nom des ouvrages qu'ils ne compoſent que dans le deſſein de vous plaire. Pour moi, dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous,*

ſouffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles eſſais de ma plume. Heureux ſi, encouragé par vos bontés, je puis travailler longtemps pour VOTRE ALTESSE ROYALE *dont la conſervation n'eſt pas moins précieuſe à ceux qui cultivent les beaux arts, qu'à toute la France, dont elle eſt les délices et l'exemple.*

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MADAME,

De votre Alteſſe royale,

le très-humble et très-obéiſſant

ſerviteur, AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. de *Voltaire* combat les opinions de M. de *la Motte* ſur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politeſſe, d'eſprit et de raiſon. On peut voir cette réponſe dans ſes œuvres. M. de *Voltaire* n'a répliqué qu'en feſant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et, juſqu'à ce que des pièces en proſe, où les règles des unités ſeraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre et autant de plaiſir à la lecture, l'opinion de M. de *Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES

A

M. DE GENONVILLE, (*)

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'Auteur.

1719.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, Monsieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, et que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés.

(*) Mort conseiller au parlement de Paris ; il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. de *Voltaire*.

Vous savez mieux que personne (*a*) que cette satire intitulée les *J'ai vu*, est d'un poëte

(*a*) Je sens combien il est dangereux de parler de soi ; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur ; ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaye de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence ; mais aussi bien des gens, qui ne connaissent ni la poësie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme et d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgrâces ; presque tous les poëtes qui ont réussi, ont été calomniés ; et il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscènes qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puissances ; et qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes et leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés dont on ne connaît point les vrais parens ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, et qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre : telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on faisait naître sur moi : j'étais d'ailleurs sans appui, et je n'avais pas songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier* : c'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie ; cette pièce est aussi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée : c'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la satire. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossières qui y

du Marais, nommé *le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux, qu'assurément personne ne mettra en musique.

étaient indignement répandues, et c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier et pour me perdre ; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur : ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions et des louanges.

Je me souviens que, passant par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils disaient être un chef-d'œuvre ; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur et que la pièce était misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole : ils admirèrent ma retenue, et j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte et d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, et que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le sera long temps. On m'assure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

La justification est venue, quoique un peu tard ; le calomniateur a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, devant un secrétaire d'Etat ; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers et en hommes, m'a dit : *Oh, le beau billet qu'a la Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies, renoncez à toute profession sérieuse pour ce malheureux métier ; et comptez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie, puisque vous êtes assez abandonné de Dieu pour vous

Ces

Ces *J'ai vu* ſont groſſièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun; ils finiſſent par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

faire de gaieté de cœur un homme public. Il m'en a cité cent exemples ; il m'a donné les meilleures raiſons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu ? Des vers.

Je me ſuis donc aperçu de bonne heure qu'on ne peut ni réſiſter à ſon goût dominant, ni vaincre ſa deſtinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des ſyllabes, cet autre à former des croches et des rondes ſur des lignes parallèles ?

Scit Genius, natale comes qui temperat aſtrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

Ploravêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Boileau diſait à *Racine* :

„ Ceſſe de t'étonner ſi l'Envie animée,
„ Attachant à ton nom ſa rouille envenimée,
„ La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.„

Scudéri et l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille* : *Montfleury* et toute ſa troupe calomniaient *Molière* : *Térence* ſe plaint dans ſes prologues d'être calomnié par un vieux poëte : *Ariſtophane* calomnia *Socrate* : *Homère* fut calomnié par *Margites*. C'eſt-là l'hiſtoire de tous les arts et de toutes les profeſſions.

Vous ſavez comment M. *le Régent* a daigné me conſoler de ces petites perſécutions ; vous ſavez quel beau préſent il m'a fait. Je ne dirai pas, comme *Chapelain* diſait de *Louis XIII* :

„ Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
„ Témoignent mon mérite, et font connaître aſſez
„ Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés.„

Il eſt vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'eſt pas une raiſon qui puiſſe faire croire que j'aye fait les vers de M. *le Brun.*

Hos le Brun *verſiculos fecit : tulit alter honores.*

J'apprends que c'eſt un des avantages attachés à la littérature, et ſur-tout à la poëſie, d'être expoſé à être accuſé ſans ceſſe de toutes les ſottiſes qui courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé de *Chaulieu* au marquis de *la Fare*, dans laquelle il ſe plaint de cette injuſtice. Voici le paſſage :

. . . . . .

Accort, inſinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai ſu, d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adreſſe,
Au tour brillant, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction ;
Et ſon impétueuſe ivreſſe,
Entre le tabac et le vin.

Charile, *Chapelain* et moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos, regale numiſma, Philippos.

Le *Régent*, qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaiſon parfaite. Ne nous énorgueilliſſons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs ; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre ; on peut être récompenſé et envié ſans aucun mérite.

. . . . . .
. . . . . .
J'appris, ſans rabot et ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement,
Qui ſeul peut faire le ſublime.

Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque ſornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.
Dès-lors, on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de vaudeville,
Que, ſans rime ni ſans raiſon,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſerait ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès;
J'eus beau les ſouffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en fuſſe faire.

Ces vers, Monſieur, ne ſont pas dignes de l'auteur de la Tocane et de la Retraite;

vous les trouverez bien plats (*b*), et auſſi remplis de fautes que d'une vanité ridicule; je vous les cite comme une autorité en ma faveur ; mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau*. Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard, qui le louait d'une impertinente ſatire contre les évêques, très-fameuſe parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une ſatire fade,
D'un plaiſant du pays inſipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi,
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne ſuis ni ne ſerai *Boileau ;* mais les mauvais vers de M. *le Brun* m'ont attiré des louanges et des perſécutions qu'aſſurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru, ſans me connaître, coupable des plus plats vers du temps préſent. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs

(*b*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé de *Chaulieu :* on doit des égards aux vivans ; on ne doit aux morts que la vérité.

jugemens sur les apparences, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine.

Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste;* et aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'Apollon. C'est ainsi qu'on décide presque toujours dans le monde; et ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre : peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle est trop inséparable des succès; mais du moins il m'est permis de souhaiter que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point de malheureux sur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur d'être connu par les talens de l'esprit, et qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préſent dont M. *le Régent* a daigné m'honorer; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence : il eſt au nombre des princes qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, et qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que monſeigneur le duc d'*Orléans* m'a faite, comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence; il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions ſous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie; et dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiſſance et par leur rang, ſont expoſés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude; et le public est étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité; *qui comptent les princes et les princesses qui sont venus pleurer aux représentations; qui ne donnent d'autres*

réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public ; et qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* et de *Racine*, ſe trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule ; je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* et *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec juſtice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* et pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts ; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; et ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de Sophocle fait ſon imitation par le diſcours, le nombre et l'harmonie; ce qu'Ariſtote appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné* (*a*). Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une pièce du premier genre, ſimple et implexe : ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſeule cataſtrophe; et implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, et ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui, connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène, ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés aux pieds des autels, et qui, par leurs larmes et par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe*, leur libérateur et leur roi, paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Oedipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que

(*a*) M. *Daçier*, préface ſur l'Oedipe de *Sophocle*.

les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Oedipe*.

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe*, qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit *Oedipe*, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens, et des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête; elle eſt prête d'être abymée, et n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* De-là le grand prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Oedipe* était auſſi bien informé que du nom et de la qualité du grand prêtre de *Jupiter*; d'ailleurs ce grand prêtre rend-il ſon homélie bien pathétique, en comparant une ville peſtiférée, couverte de morts et de mourans, à un vaiſſeau battu de la tempête? Ce prédicateur ne ſavait-il pas qu'on affaiblit les grandes choſes quand on les compare aux petites?

Tout cela n'eſt guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; et il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort, dans ce ſiècle, de refuſer ſon admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire

connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Oedipe, ſi vanté par tout le monde*; et à l'autre, *Je ſuis le grand prêtre de Jupiter*. Cette groſſièreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le roi avait envoyé conſulter l'oracle, et qui commence par dire à *Oedipe* :

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

OEDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aye jamais vu.

CREON.

Il a été aſſaſſiné, et Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon, ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il eſt déjà contre la vraiſemblance qu'*Oedipe*, qui règne depuis ſi long-temps, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, et qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance;

j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, et non de l'auteur : comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu-près la même faute ; mais auſſi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, et j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également déraiſonnable : *Oedipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui l'on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi, s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* et toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au ſecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : et *Jocaſte*, au troiſième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à *Oedipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du ſphinx n'avait pas été plus aiſée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais, ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Oedipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher ; il s'amuſe à faire des imprécations et à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui fournir des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, et qui donne toujours des conſeils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi ; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin, *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent, ſans doute, qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, et de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu roi. Rien de tout

cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, et la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avait point d'argent ſur lui?* La plupart des autres ſcholiaſtes entendent autrement ce paſſage, et font dire à *Oedipe* : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce ſens-là n'eſt guère plus raiſonnable que l'autre : on ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puiſqu'il dépend ſouvent des ſcholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens?

Oedipe, au commencement du ſecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le roi et le devin commencent par

ſe mettre en colère l'un contre l'autre ; *Tirésie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point ; vous êtes thébain. La malédiction de votre père et de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte et d'un parricide ; et ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophète.

Tout cela ne reſſemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément ; et ſi vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe* qu'il n'était pas fils de *Polybe*, et l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père et qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la pièce eſt entièrement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tirésie* de *fou* et de *vieux enchanteur* : cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder

comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il n'était qu'un fils supposé, et les oracles de Thèbes, qui lui disent qu'il est thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère et qu'il tuerait son père, et *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son *ancien et fidèle ami* (comme il l'appelle), d'avoir tué *Laïus ;* et cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, et (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oses paraître devant moi ! dit-il à *Créon : tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, et qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

Voyons,

Voyons, dis-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que d'aspirer à la royauté sans troupes et sans amis; comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône?

Créon lui répond :

Vous changerez de sentiment si vous me donnez le temps de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi, avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sureté d'un particulier qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, et qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand besoin de la clémence de son maître. Après tous ces longs discours, étrangers au sujet, *Créon* demande à *Oedipe* :

Voulez-vous me chasser du royaume? (a)

OEDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

(a) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CREON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CREON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

OEDIPE.

Je prends mes ſuretés.

CREON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CREON.

Il m'eſt permis de crier auſſi: Thèbes! Thèbes!

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, et le chœur la prie d'emmener le roi; propoſition très-ſage; car après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

LE CHOEUR.

Oedipe et Créon ont eu enſemble des paroles ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un et de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, et cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi et la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, et de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux*

hommes une race malheureuſe, qui les remplirait d'horreur ; et que je ſerais le meurtrier de mon père.

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, et porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même ſcène) : *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* et pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils ; mais cela même eſt une nouvelle faute. Car, l'orſqu'*Oedipe* dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, et que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, *Jocaſte* doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* et dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue,

fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, et qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe*, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, et qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés et liés avec des courroies, *Oedipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure; et le chœur, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Oedipe* de sa naissance. Le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Oedipe;* et dans le temps que les Thébains devraient être saisis de pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, il s'écrie: *Si je puis juger de l'avenir, et si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie et la mère d'Oedipe; et que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre*

grâces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.

Enfin celui qui a autrefois exposé *Oedipe*, arrive sur la scène. *Oedipe* l'interroge sur sa naissance; curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, et qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, et la manière dont *Oedipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé: et j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer, tant qu'on veut, les poëtes grecs mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* et de la cataſtrophe d'*Oedipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits, remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis cru obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers ; et dans *Sophocle* il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Corneille* et de *Racine* ; il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire, mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré et que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé ;
Et par-là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères et ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, et d'en combiner ainſi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père ;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, et ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les temps et de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers et le pathétique qui règne dans ſon ſtyle ont pu ſéduire les Athéniens, qui, avec tout leur eſprit et toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encore dans ſon enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui ſe fût aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* et *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* et *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux : et il

eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur temps.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés, ou mépriſés ; mais je crois que cet oubli et ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute : et s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide ſur-tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, et qui ſerait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide*, dans ſon inimitable rôle de Phèdre, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !
. . . . . Inſenſée, où ſuis-je et qu'ai-je dit ?

Où laiſſai-je égarer mes vœux et mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'uſage.
Oenone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, et même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*; auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, et diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*; je ſuis obligé de vous en dire

tout le bien que j'en fais : tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans *Sophocle*, je ne serais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du grand prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui : la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille*. Je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique français que le grec ; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers

égards. Je crois même que quiconque ne fait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'Oedipe de *Corneille*; et je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure; et je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même; et qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* et par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, ſont des ſujets heureux et aiſés à manier; ce ſont les plus ingrats et les plus impraticables: ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guère voir ſur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans; et c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces

événemens des paſſions qui les préparent: ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, et qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* et de *Dircé*; et quoique cet épiſode ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; et parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface : tant il eſt difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour propre.

Il faut avouer que *Théſée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant, dans la ſeconde ſcène, à *Oedipe*:

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
. . . . . Il eſt vrai, j'aime en votre palais;

Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Iſmène,
Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la princeſſe Dircé,
Dont les yeux. . . .

Oedipe répond :

. . . . Quoi ! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé ?
Je ſuis fâché pour vous que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, et je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une et l'autre, un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Il faut avouer que les diſcours de *Guillot-Gorju* et de *Tabarin* ne ſont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, et ne laiſſe

pas de lui parler d'amour malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait? *Théſée*, dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut pas ſoutenir plus long-temps le perſonnage de frère; et ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte et la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Oedipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*; *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; et il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, et les malheurs d'*Oedipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon temps à dire des injures

à *Oedipe* et à sa mère; elle dit à *Jocaste*, sans détour, qu'elle est indigne de vivre.

Votre second hymen peut avoir d'autres causes:
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir puisé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que *Corneille*, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mère, ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages; mais les bienséances exigent du moins, qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsqu'*Oedipe* apprend qu'il est son fils: en un

mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, et à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Oedipe*, et avec lui la contexture du poëme.

Oedipe commence par vouloir marier une de ſes filles avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui, n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Oedipe* ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, et trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père et épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit plutôt croire que les dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; et vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort, comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . . . .
Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, et mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit:

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, et s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-

qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; et *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; et un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir et retourner à Corinthe; et cependant il envoie chercher *Théſée* et *Dircé*,

Pour lire dans leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, et les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable et que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il

n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux et aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée et ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine!
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* et avec *Théſée* qui eſt un étranger pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme et ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, et ne paraît pas ſur la ſcène?

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues; et quoique les beaux morceaux de cette pièce

me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais ; car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles et ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, et de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous feſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions et il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Oedipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire à la critique de mon ouvrage; et pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute; *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que *Sophocle*; et je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste*:

On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint le diadême;
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs:
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La

crainte de déplaire à ſa femme, en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion et trop peu de curioſité. Il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

Jocaſte a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'eſt pas moins une faute.

Voici un défaut plus conſidérable, qui n'eſt pas du ſujet, et dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctete*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu a Thèbes que pour y être accuſé; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troiſième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, et l'on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, et le

dénouement se fait absolument sans lui. Ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctete*, et l'autre sur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros : mais j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve *Philoctete*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; et s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* et *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune prince, et qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, et qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctete* était un prince de la Gréce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, et de qui même les

dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta, où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctete* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue; c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être inſtruit

de ce qui ſe paſſe dans l'armée; *Oſmin* ne peut avoir de nouvelles du ſérail; ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques qui inſtruiſent et qui intéreſſent également le ſpectateur: et l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa pièce à ce point de ſageſſe et de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'Oedipe eſt de ce genre; et il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact: car le ſpectateur pardonne tout hors la langueur; et lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de ce ſouvenir d'amour entre *Jocaſte* et *Philoctete*, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire. Le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions

aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, et ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il eſt ſurprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaſte* après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidelles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encore des paſſions ; elle a pu être mariée ſi jeune, et il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que, ſans trop preſſer les temps, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes ſi l'on n'inſpirait plus de ſentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* et dans *Corneille ;* la conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne ; je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions : et s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs pièces des perſonnes mortes depuis long-temps, et d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie

de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe : revenons vîte à la cenſure.

Le troiſième acte n'eſt point fini ; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. *Oedipe* dit à *Jocaſte :*

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour qu'*Oedipe* éclairciſſe ſon doute plutôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi, après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient-il avec elle le moment d'après, et il n'y a aucune autre diſtinction entre le troiſième et le quatrième acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatrième acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* et à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe :*

Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement

J'oubliais juſqu'ici ce grand événement :
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend de la bouche du grand prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement et ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; et lui qui ſait que dans ce temps-là même il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, et la lui rend dans un autre. La ſcène ſuivante d'*Oedipe* et de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans *Corneille*. *Oedipe*, dans ma pièce, eſt déjà inſtruit de ſon malheur avant que *Phorbas* achève de l'en perſuader : *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, il ne doit donc point l'intéreſſer. Dans *Corneille*,

au

au contraire, *Oedipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, et il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, et ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, et peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger: j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Oedipe était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages et les cenſures du public, et j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les

plus judicieuſes et les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement : mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres autant par ſon eſprit que par ſon rang, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un eſt au premier acte :

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme et lion :

L'autre eſt au dernier acte ; c'eſt une traduction de Sénèque :

Nec vivis miſtus, nec ſepultis :
Et le ſort qui l'accable,
Des morts et des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux ; et j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai haſardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux ; contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en ſuis ſervi que

parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poësie, et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne se prononcent point autrement que *traits* et *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans son Andromaque :

M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le scrupule lui prit, et il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne consulter que l'oreille, beaucoup plus juste que celle de *jamais* qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* et *terre* devraient rimer avec *père* et *mère* : cependant on ne le souffre pas, et personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poëſie françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi l'on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers: on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut ſe ſervir du mot propre; et l'on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on penſe.

C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, et ils n'oſent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; et ſi la poëſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, et la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, et qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, et pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes et paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, et c'était une répétition fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivans, et c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable.

L'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des ſecrets à ſe confier. Eh! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre*, dans *Euripide*, avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe et le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, et ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des dieux, rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur; les perſonnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épiſodes; et il y a encore aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions

Paris, Londres et Madrid sur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans Athalie et dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Eliſe*? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant et de la déclamation dans une même ſcène: mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui ſont le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu après la déclamation de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* et de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, et

ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encore n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, et généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; et il n'eſt pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait

de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève; mais je me suis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il se critique lui-même, et que le censeur veille lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne sais si, comme j'ai été un peu indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis, que le sujet d'Oedipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce; c'est au public à en juger : mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, et j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux et irréprehensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui se donnent la peine de les faire,

me feront toujours beaucoup d'honneur et même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, et me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées et dans les mêmes tours; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir: et que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment, et dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les Horaces :

Est-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma pièce il y avait :

Est-ce vous, Philoctete? en croirai-je mes yeux?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussi-bien que plusieurs autres, et je voudrais que tous les

défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme de lettres : et ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſsède mieux le théâtre, et l'autre le ſarcaſme. Le premier a voulu m'éclairer, et y a réuſſi ; le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux et plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; et même de tous ceux qui ont vu cette ſatire en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe : le public jugera de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure dans ſon ouvrage que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura deſſillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatire eſt bonne, tous ceux qui la liront

auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; et au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poësie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar* ; et il y a dans la satire de ma pièce quelques traits qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

LETTRE

Au père PORÉE, *jésuite.*

Je vous envoie, mon cher père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le compoſai à peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaiſſais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu-près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai M. *Dacier* qui était du pays: il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes, à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Oedipe* et *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout à fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands ſeigneurs, refuſèrent de repréſenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune: je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu.

Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* et *Oedipe :* on ſe moqua de *Sophocle* et de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis ; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe.

Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oſer traiter un ſujet où *P. Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent ; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'oſais le dire : je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde eſt de mon avis.

Il faut ſouvent bien du temps pour que juſtice ſoit rendue. On l'a faite un peu plutôt aux deux Oedipes de M. de *la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de *la Motte* a bien de l'eſprit : il eſt un peu comme cet athlète grec, qui, quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien ; mais vous

m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils sont d'ordinaire plus mordans que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oserait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambrosie,
Et non d'absinthe et de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend père : je ſuis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours, &c.

A Paris, le 7 janvier 1729.

PREFACE

PREFACE

DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, et on la revoit encore avec quelque plaiſir, malgré ſes défauts ; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, et en partie à la pompe et au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, jéſuite, et M. de *la Motte*, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, et tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces ; mes critiques et même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène

(*a*) M. de *la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes et l'autre en proſe non rimée. L'Oedipe en rimes fut repréſenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

de génie, et qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte et dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac* : *Sévère* et *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés et simples, tous puisés dans la nature et dans la raison. Les *Pradons* et les *Boyers* les ont connus aussi bien que les *Corneilles* et les *Racines ;* la différence n'a été et ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide et d'Iphé, et les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque M. de *la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce

qu'elles ſont bonnes et néceſſaires, et qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de *la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu et de temps.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-temps ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère; mais comme ce joug était juſte, et que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; et ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que don *Lopez de Vega* et *Shakeſpeare;* elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie: faut-il qu'un français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M. de *la Motte*, ſinon que meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les lois du théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais M. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons, plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, et non de deux ou trois? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bientôt ; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle ; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles et dans les Indes ſur la même toile? » Je ne ſerais pas » étonné, dit adroitement M. de *la Motte*, » qu'une nation enſée, mais moins amie » des règles, s'accommodât de voir *Coriolan*

» condamné à Rome au premier acte, reçu » chez les *Volſques* au troiſième, et aſſiégeant » Rome au quatrième, &c. » Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé et éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon ſens, et toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, et qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy*, verſifiée par un moderne habile?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire à la repréſentation d'une action; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* et des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement

de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. de *la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; et plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de temps juſqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux ſemaines,

et un autre deux années : et si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules-César des Anglais, où *Cassius* et *Brutus* sont à Rome au premier acte, et en Thessalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non-seulement servent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action et de lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple : aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, et celui que demandait *Aristote*. M. de *la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens ; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'estime où est encore le Cid. Il est vrai que le Cid est plus touchant que Bérénice ; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; et le Cid, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens ; mais il

plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, et non pas à cauſe de l'Infante.

M. de *la Motte* croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée et qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même évènement, et s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, et non pas unité d'intérêt.* (*a*)

(*a*) Je ſoupçonne qu'il y a une erreur dans cette propoſition, qui m'avait paru d'abord très-plauſible ; je ſupplie M. de *la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune pluſieurs perſonnages principaux diverſement intéreſſés ? Cependant il n'y a réellement qu'un ſeul intérêt dans la pièce, qui eſt celui de l'amour de *Rodogune* et d'*Antiochus*. Dans Britannicus : *Agrippine*, *Néron*, *Narciſſe*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts ſéparés, ne méritent-ils pas tous mon attention ? Cependant ce n'eſt qu'à l'amour de *Britannicus* et de *Junie* que le public prend une part intéreſſante. Il eſt donc très-ordinaire qu'un ſeul et unique intérêt réſulte de diverſes paſſions bien ménagées. C'eſt un centre où pluſieurs lignes différentes aboutiſſent : c'eſt la principale figure du tableau, que les autres font paraître ſans ſe dérober à la vue. Le défaut n'eſt pas d'amener ſur la ſcène pluſieurs perſonnages avec des déſirs et des deſſeins différens ; le défaut eſt de ne ſavoir pas fixer notre intérêt ſur un ſeul amour, lorſqu'on en préſente pluſieurs. C'eſt alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt ; et c'eſt alors auſſi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en eſt un exemple : *Céſar* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre* : *Pompée* pour s'y réfugier : *Cléopâtre* veut être aimée et régner : *Cornélie* veut ſe venger ſans ſavoir

depuis

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de *la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue et en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, et il décidera bien vîte entre M. de *la Motte* et moi ; et quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, et alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui

comment : *Ptolomée* songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout ; aussi l'action est double et même triple, et le spectateur ne s'intéresse pour personne.

Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon Oedipe est encore une preuve que des intérêts très-divers, et, si je puis user de ce mot, mal assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctete* n'est point lié à la situation d'*Oedipe*, et dès-là cette pièce est double.

Note tirée de l'édition de 1730.

aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, et ce qu'on appelle *action* au théâtre l'eſt auſſi. Tenons-nous-en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

M. de *la Motte* les appelle des *principes de fantaiſie*, et prétend qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'OPERA eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſervîſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville et danſer autour d'un tombeau ; où l'on voit le palais de *Pluton* et celui du *Soleil ;* des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés et détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées ;

et pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu et de temps, que de vouloir introduire des danſes et des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs ; tant elles ſont néceſſaires et naturelles, et tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. de *la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un ſpectacle, les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de *la Motte*. » J'exige » avec raiſon beaucoup plus de perfection » d'une tragédie que d'un opéra, parce » qu'à une tragédie mon attention n'eſt » point partagée, que ce n'eſt ni d'une » ſarabande, ni d'un pas de deux que » dépend mon plaiſir; et que c'eſt à mon » ame uniquement qu'il faut plaire. J'ad- » mire qu'un homme ait ſu amener et » conduire dans un ſeul lieu et dans un » ſeul jour, un ſeul événement que mon

247194

» eſprit conçoit ſans fatigue, et où mon
» cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois
» combien cette ſimplicité eſt difficile, plus
» elle me charme; et ſi je veux enſuite me
» rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve
» que je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux*,
» qui dit :

» Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
» Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

» J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'auto-
» rité du grand *Corneille :* j'ai plus encore,
» j'ai ſon exemple, et le plaiſir que me font
» ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou
» moins obéi à cette règle. »

M. de *la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la poëſie, et nous donner des tragédies en proſe.

DES TRAGEDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux et fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même et le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni

M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. de *Lulli* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous; mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, et à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, et celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, et j'oſe dire, pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de *la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs,

ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, et à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américaines traduite en français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, et favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes et d'intonations réſultait dans leurs vers, et même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, et qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle M. de *la Motte* ſe révolte, a été et ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Égyptiens,

le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé et le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions et les hiſtoriens étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* et *Horace* ont réuni ces deux grands mérites, qui paraiſſent ſi incompatibles ; depuis que MM. *Deſpréaux* et *Racine* ont écrit comme *Virgile* et *Horace* ; un homme qui les a lus, et qui ſait qu'ils ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Deſpréaux* et nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la

verſification; parce que ſi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux; et ſi ces deux français avaient vécu du temps d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins. Quand donc M. de *la Motte* appelle la verſification *un travail mécanique et ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi mécanique que nos auteurs : un arrangement heureux de ſpondées et de dactyles était auſſi pénible que nos rimes et nos hémiſtiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. de *la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grâce ni de ſa force. Pour le prouver, il tourne en proſe la première ſcène de Mithridate, et perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs : réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, *nos voisins ne riment point dans leurs tragédies.* Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* et *Racine* ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le désir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes, parce que leur langue a des inversions, et leur poësie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue est la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poësie, qui doit marcher, comme notre prose, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poësie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale :

Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, et enjamberaient avec grâce ſur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien et en anglais, fait ſentir des ſyllabes longues et brèves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes : nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe?

M. de *la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des feſeurs d'acroſtiches, et à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite

que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue que les mauvais vers ſont à peu-près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime; et la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles et des ſpondées qui plaiſent dans Homère et dans Virgile: ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage et preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers: auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de *la Motte*, ſur quelques autres points; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, et faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes et fines qu'il a

répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de *la Faye* veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de *la Motte*, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de *la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée.

M. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la prose, cette première hauteur de pensées? &c.*

Je crois que M. de *la Motte* se trompe comme physicien; puisqu'il est certain que, sans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas senti, que, comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante? M. de *la Faye* a pris sans doute un meilleur parti que moi; il s'est conduit comme ce philosophe, qui, pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. de *la Motte* nie l'harmonie des vers; M. de *la Faye* lui envoie des vers harmonieux: cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

OEDIPE,

TRAGEDIE

AVEC

DES CHOEURS.

Repréſentée, pour la première fois, le 18 novembre 1718.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTETE, prince d'Eubée.
LE GRAND PRETRE.
ARASPE, confident d'Oedipe.
EGINE, confidente de Jocaſte.
DIMAS, ami de Philoctete.
PHORBAS, vieillard thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
CHOEUR de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

ÒEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTETE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère? (*a*)
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire :
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez...

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux :
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.

Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous :
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans, ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille!
Quoi! Jocaſte... (les dieux me ſeraient-ils plus doux?)
Quoi! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois, le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés :
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent ſans punir le coupable,
Un monſtre, (loin de nous que feſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron, (1)
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.

D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les dieux
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.

Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte, (2)
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit et fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles:
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,

Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd son dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule est mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuses mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains;
Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers et terribles;
Je rapporte sa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin:
Et dût ma passion renaître dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'Amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu si puissant et si doux;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste, par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les destins en secret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-même!

En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux :
Je liſais mon devoir et mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi.
Qu'euſſé-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, et je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte et ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte et ſon nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hymenée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix :
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens ; (*b*)
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du temple s'ouvre, et le grand prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans ; vos victimes ſont prêtes :
O Monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes !

O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND PRETRE.

Ceſſez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faibles ſoulagemens aux maux des miſérables.
Fléchiſſons ſous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler.
Les temps ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la deſtinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEUPLE, qui dans ce temple apportant vos douleurs
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*au grand prêtre.*)
Vous, Miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils

Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets et ſourds?

LE GRAND PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et reſpirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
„ Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. „

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois! (*b*)
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs lois,
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.

Apaiſons ſon murmure, et qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins :
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges ?
On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
(*à Jocaſte.*)
Pour moi qui, de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le ſujet de vos pleurs ;
Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous
Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;
Lorſque, de ſes Etats parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières ;
Phorbas ſeul en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil et l'appui :
Laïus qui connaiſſait ſon zèle et ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince, à ſes yeux maſſacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même, il ſe traînait à peine ;
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa reine.

„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups ;
„ Ils ont devant mes yeux massacré votre époux ;
„ Ils m'ont laissé mourant ; et le pouvoir céleste
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste. „
Il ne m'en dit pas plus : et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité ;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite :
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après désola cette rive ;
A ses seules fureurs Thèbes fut attentive :
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service et son zèle,
Tout l'Etat en secret était son ennemi,
Il était trop puissant pour n'être point haï ;
Et du peuple et des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, et d'un commun transport
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblai d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrétement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.

Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

OEDIPE.

(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe :
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil ſévère,
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers ;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture !

LE GRAND PRETRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

OEDIPE,

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups !
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.

Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple ; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois ;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre :
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre ;
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctete,
Madame, et les deſtins dans ce triſte ſéjour
Pour nous ſauver, ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!...

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctete!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; et ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine:
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit,
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit,
J'ignore quel ſujet animait ſa colère:
Mais au ſeul nom du roi, trop prompt et trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,

Juſques à la menace il oſa s'emporter ;
Il partit ; et depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Aſſez long-temps les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons et ſuſpendit nos coups.
Mais les temps ſont changés : Thèbe, en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte ;
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités, (c)
Les dieux veulent du ſang et ſont ſeuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la juſtice ſuprême ;
Livrez-nous leur victime ; adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains !

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort eſt affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage! (*d*)
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur,

Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre :
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre :
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions et ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens. . . .

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, et mon cœur et mes maux,
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſitôt que formés ;
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier dans ſes embraſſemens
Et mes premiers amours, et mes premiers ſermens.

Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée :
Que déguisant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parlé.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher ;
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos Etats sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete absent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux ;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame ;
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Oedipe une amitié ſévère,
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Cependant ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure :
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Oedipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle et ſanglante
Dans cet abyme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;

Ce fils dont ma pieuſe et barbare injuſtice
Avait fait à nos dieux un ſecret ſacrifice :
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner :
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon âme poſſédée,
Se préſentait toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctete encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble : évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, et ceſſez de trembler ;
Oſez me voir, oſez m'entendre et me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes :
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus,

Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout qu'elle s'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi.
Et du Sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue;
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe. . . .

PHILOCTÈTE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux;
Je ſais qu'il en eſt digne : et malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, et ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle aîlleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé;

Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide et vous : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre ;
Un feu contagieux annonce ſon courroux :
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage et me force au ſilence.
Qui ? moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux. . . Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : et c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.

Fuyez-moi, c'en eſt fait; nous nous aimions en vain;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre et timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent;
Hercule eſt ſous la tombe, et les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe,
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais et qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le prince Philoctete ?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.

Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;
J'ai pour vous trop d'eſtime : et je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie ;
Et ſoutenez ſur-tout par un trait généreux, (*e*)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, et ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime :
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi :
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi :
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres,
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois ;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre,

Paraiſſez

Paraiſſez innocent; il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un hêros tel que vous :
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer; ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras,
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, et ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime :
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ſes ſujets eſt un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule et pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois : et vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctete à ces illuſtres marques :
Des guerriers comme vous ſont égaux aux monarques ;
Je le ſais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous. . . .

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi : ce mot doit vous ſuffire.
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (4)
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne ;
Son ſceptre et ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Ce n'eſt pas moi, ſur-tout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille et demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets et ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre et trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, et votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, et ſi votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTÈTE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, et le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE. (*f*)

OEDIPE.

Je l'avouerai; j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire.
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.

Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours:
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles:
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui, nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctete, Phorbas, et Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous; voyons tout par nos yeux,
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide?....
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.

Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

Oui j'attends Philoctete, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir et prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſque ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits:
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;

On le sait ; on dira que je lui sacrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux et ma patrie ;
Que mon cœur brûle encore.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais. . . .

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les respects, leurs trompeuses soupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses ;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit ;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence :
Et quand leur artifice et leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets ;
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous ?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire :
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuſer toujours prompte et ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère ;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a régné ſur mon cœur :
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours ;
Ma pitié me paraît trop ſenſible et trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés et mes ſoins ;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute :
C'eſt ma ſeule eſpérance ; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir.
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il ſauve en s'éloignant et ma gloire et ſa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émue,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vue;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir, (g)
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion et plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, et non pas que je fuie;

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite et ſi tendre amitié
Vous conſervez encore un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence, au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?

Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie :
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice ;
J'ai calmé ſon tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand prêtre il nomme la victime ;
Et je laiſſe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible et pure; (*h*)
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure:
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie,
Hercule appui des dieux, et vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe:
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Eh bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND PRETRE.

Fatal préſent du ciel! Science malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)

Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe...

LE GRAND PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

DEUXIEME PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, detournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous ſauvez tous.

LE GRAND PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

DEUXIEME PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?

(*à Oedipe.*)

Qui vous! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne et ma main?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la juſtice enfin qui vous eſt due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras; (*i*)
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes rois, et non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre impoſteur.
(*au grand prêtre.*)
Voilà donc des autels quel eſt le privilége!
Grâce à l'impunité, ta bouche ſacrilége,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRETRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé. (5)
Tremblez, malheureux Roi, votre règne eſt paſſé.

Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires, (6)
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Par tout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite ;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur ;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père. . . .

LE GRAND PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ;

Ce jour va vous donner la naiſſance et la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile :
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquille :
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux ;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (*k*)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait ſous vos lois ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains,

Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois ;
Sur-tout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime ;
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'Etat, et c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive.
De ſes manes ſanglans j'apaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre ;
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

OEDIPE.

Vous mourir ! vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez,
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?

Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NON, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, et prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, et le préſent m'accable,
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime par-tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi ! votre vertu ne vous raſſure pas ?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah ! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

OEDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune, (7)
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguſte et rare!
Oedipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappelez un ſouvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis,
Imprimait le reſpect aux mortels interdits;

Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance ;
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre ?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes-deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré !... Dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (8)
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non : chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur.

Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets, que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faibleſſe
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon père, et ce fils ſacrilége,
„ Inceſte et parricide... O Dieux! acheverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;

Que

Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte ;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reſte.

OEDIPE.

Ah ! Madame, achevez : dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur ; et faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos dieux, et condamnait leurs lois ;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime :
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuſe !
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères :
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux !
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire !
Bannifſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;

Profitez de ma faute, et calmez vos esprits.

OEDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je fuis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don solennel,
Mes mains jeunes encore enrichissaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invisible main repoussait mes présens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante:
„ Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté;
„ Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
„ Va porter tes présens aux autels des Furies;
„ Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;
„ Va, ce sont-là les dieux que tu dois implorer. „
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,

Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux !

OEDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je ? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle ;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Je déguisai par-tout ma naissance et mon nom :
Un ami, de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage.
Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement ;
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue :)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et ſuperbe, et nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang.
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, et faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, et ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puiſſans ! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contre eux vous combattiez,
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage ;
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler ;

Moi-même en le perçant, je fentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue;
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger :
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, et vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les discours superflus :
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre ;
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidelle sujet, blessé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai blessé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie ;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échappé ;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste
Où mon roi....

OEDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le reste
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous dessillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il est donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?
Oui, c'est toi : vainement je cherche à m'abuser ;
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser ;

Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, et j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice:
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,

Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.

Je

Je remplis ces climats du malheur qui me fuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel;
Vous êtes malheureux, et non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre;
Et ſans trop rappeler cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre et non pas vous punir,
Vivez....

OEDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encore, et me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe! que jamais ta déteſtable rive....

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive;
Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*à Jocaste.*)
Adieu; que de vos pleurs la source se diffipe,
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Oedipe:
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars: je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle;
Et vivant loin de vous, sans Etats, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, et retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix.
Philoctete est puissant, vertueux, intrépide ;
Un monarque est son père (*a*), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas ;
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets et le trône en monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*a*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui feſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, et vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins!

O Ciel ! et quel eſt donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient néceſſaire ?
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux ?
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler ;
Que ce ſilence. . . .

ICARE.

O Ciel ! oſerai-je parler ?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment ſans témoin daignerez-vous m'entendre ?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Polybe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez ? et ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner ; Icare, allons combattre :

A mes lâches sujets courons me présenter.
Parmi ces malheureux prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable;
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même,
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi! mon père aussi, mon père me trahit?
De la rebellion mon père est la complice?
Il me chasse du trône!

ICARE.

Il vous a fait justice;
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret:
Mais il le faut, Seigneur, et toute la province...

OEDIPE.

Je ne suis point son fils!

ICARE.

Non, Seigneur; et ce prince

A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi, de ſon ſecret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils ! et qui ſuis-je, grands Dieux !

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfeſant guida vers vous mes pas ;
La pitié me ſaiſit, je vous pris dans mes bras ;
Je ranimai dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous viviez, auſſitôt je vous porte à Corinthe ;

Je vous préſente au prince : admirez votre ſort !
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils, vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

OEDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles ?
Mais ce vieillard, Ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais ; et le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître :
Mais long-temps de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encore eſt tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin : ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.

Je le sais, mais malgré les maux que je prévoi
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître et ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, approchez!

ICARE.

Ma surprise est extrême:
Plus je le vois, et plus... Ah! Seigneur, c'est lui-même.
C'est lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, si vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah, qu'est-ce que vous dites?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler;
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie :

OEDIPE.

Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas :
Quoi que ce thébain diſe, il vous mit dans mes bras :
Vos deſtins ſont connus, et voilà votre père. . . .

OEDIPE.

O ſort qui me confond ! ô comble de misère !
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous ? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé. . . .

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas expoſé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OEDIPE.

Quel était son pays ?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE *ſeul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte et parricide, et pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile et funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abyme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave et l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits : je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,

Et vous m'en puniſſez ! . . . Où ſuis-je ? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs ſont teints de ſang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! eſt-ce toi ?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ſont venus juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux !

OEDIPE.

Malheureuſe ! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, et je ſuis votre fils.
(*il ſort.*)

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime !

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI et dernière.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRETRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés ;
La mort fuit : et le dieu du ciel et de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.
(*ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où ſuis-je, et qu'eſt-ce que j'entends ?
Barbares !...

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt fait, et les dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner et de vivre ;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable !
Il eſt donc mort ?

LE GRAND PRETRE.

Il vit, et le ſort qui l'accable
Des morts et des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, et ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grâce ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle ſe frappe.*)
Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts :
J'ai vécu vertueuſe, et je meurs ſans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, et vous Thébains qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, et ſongez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE D'OEDIPE.

(*a*) Acte premier, ſcène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

Eſt-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?
Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux ?
Vous, dans Thèbes, Seigneur ! Eh, qu'y venez-vous faire ?

Ce dernier hémiſtiche avertiſſait trop clairement de l'inutilité du rôle de *Philoctete*.

(*b*) Voici la fin de cette ſcène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

Mon trouble dit aſſez le ſujet qui m'amène ;
Tu vois un malheureux que ſa faibleſſe entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur ! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,
Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule eſt mort, et mes fatales mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers et terribles.
Je rapporte ſa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être ſuivie !
Mais vous ſavez, grands Dieux, pour qui j'aime la vie.
Dimas, à cet amour ſi conſtant, ſi parfait,
Tu vois trop que Jocaſte en doit être l'objet.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée :

L'amour nous uniſſait, et cet amour ſi doux
Etait né dans l'enfance et croiſſait avec nous.
Tu ſais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'Etat ignorant mes ſentimens jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Helas! de cet amour accru dans le ſilence
Je t'épargnais alors la triſte confidence:
Mon cœur qui languiſſait de molleſſe abattu,
. . . . . .
Je crus que loin des bords où Jocaſte reſpire
Ma raiſon ſur mes ſens reprendrait ſon empire;
Tu le ſais, je partis de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le ſein de la guerre,
Je portais ma faibleſſe aux deux bouts de la terre.
Le temps qui détruit tout, augmentait mon amour;
Et, des lieux fortunés où commence le jour
Juſqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, et je puis de mon feu
Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Gréce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faibleſſe;
Et cent tyrans punis, cent monſtres terraſſés
Suffiſent à ma gloire et m'excuſent aſſez.

DIMAS.

Quel fruit eſpérez-vous d'un amour ſi funeſte?
Venez-vous de l'Etat embraſer ce qui reſte?
Ravirez-vous Jocaſte à ſon nouvel époux?

PHILOCTETE.

Son époux! juſte Ciel! ah, que me dites-vous?

Jocaste !... Il se pourrait qu'un second hymenée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée....

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre et le roi va paraître.
Tout ce peuple, à long flots, conduit par le grand prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obstiné.
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.

(c) Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeste
D'un respect dangereux a dépouillé le reste.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

(d) Dans la même édition :

Lui ! qu'un assassinat ait pu souiller son ame !
Des lâches scélérats c'est le partage infame.
Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros.

(e) Edition de 1719.

Et méritez enfin par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

(f) Edition de 1719. *Hidaspe*, confident d'*Oedipe*, est le même qu'*Araspe* dans les éditions suivantes.

(g) 1719.

Mon devoir dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr.

(*h*) Dans la même édition.

PHILOCTÈTE.

Tout autre auraît, Seigneur, des grâces à vous rendre,
Mais je suis Philoctète, et veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,
Si c'eſt beaucoup pour vous, n'eſt point aſſez pour moi.

(*i*) *Ibid.*

PHILOCTÈTE.

Et que ce peuple et vous ne m'ayez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;
Les chemins de la gloire y ſont fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puiſſe défendre.

(*il ſort.*)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon ſaiſiſſement,
Et ma rage eſt égale à mon étonnement.

(*au grand prêtre.*)

Voilà donc des autels quel eſt le privilége!
Impoſteur! ainſi donc ta bouche ſacrilége....

(*k*) Seigneur, vous avez vu ce qu'on oſe attenter:
Un orage ſe forme, il le faut écarter.
Craignez — ennemi, d'autant plus redoutable,
Qu'il vous pér[illegible] trait reſpectable.

OEDIPE.

Quelle funeſte voix s'élève dans mon cœur!
Quel crime, juſte Ciel! et quel comble d'horreur!

NOTES.

(1) Il y a dans l'Oedipe de *Corneille :*

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement ſur le mont Cithéron.

(2) Dans les dernières éditions on liſait :

Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte.

Dans la nôtre on lit :

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître pour dire *ne pas connaître*, n'eſt point en uſage. On reprocha cette expreſſion à M. de *Voltaire :* il céda à ſes critiques, et ſacrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(3) Aux premières repréſentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Pariſiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

(4) Dans l'édition de 1719 il y avait :

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'*Oedipe* a cru devoir adoucir ces eſpèces de rodomontades ſi fréquentes dans *Corneille*, mais que M. de *Voltaire* ne s'eſt jamais permiſes que dans ce rôle de *Philoctete*.

(5) Vers de *Corneille*.

(6) Cette ſcène eſt imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. de *Genouville*, au commencement de ce volume.

(7) La première fois que l'empereur *Joſeph II* parut à la comédie françaiſe, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, et le public lui appliqua ces vers.

(8) On lit dans le Scévole de *du Ryer :*

Donc vous vous figurez qu'une bête aſſommée
Tienne notre fortune en ſon ſein enfermée ;
Et que des animaux les ſales inteſtins
Soient un temple adorable où parlent les deſtins.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 15 février 1720.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de succès. Le fond de l'intérêt est le même que dans Mariamne. C'est également une femme vertueuse persécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des personnages, le dénouement, tout est différent : et à l'exception d'une scène entre *Cassandre* et *Artémire*, qui ressemble à la scène du quatrième acte, entre *Hérode* et *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver *Artémire;* il n'en reste que la scène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, et le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons essayé de retrouver le plan de la pièce; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie est fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conserver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragmens que M. de *Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-six ans, cherchait à former son style sur celui de *Racine*. L'imitation est même très-marquée.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

MENAS, parent et confident de *Pallante.*

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre.*

CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.

FRAGMENS D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Artemire, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse et la cruauté de *Cassandre*, son mari, que la guerre a éloigné d'elle et dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre et rois après sa mort, (a)
Fatigués de forfaits et lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix,
Qui brisant tes liens te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix que la Grèce respire
Est un bien peu connu de la triste Artémire!

(a) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans Olimpié,

Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas.....

Caſſandre... à ce nom ſeul, la douleur et l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.
Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître:
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts et pour le crime unis, (*b*)
Aſſaſſiner ſa mère, et ſa veuve et ſon fils.
Ce ſont-là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*c*)

(*b*) M. de *Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Du prix de tant de ſang cependant il jouit ;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit,
Il régna : d'Alexandre il occupa la place.
La Gréce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs et le tyran des rois.
Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit ; il m'offrit ſon cœur et ſon empire.
Antinoüs mon père, inſenſible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funeſtes honneurs.
Je me plaignis en vain de ſa contrainte auſtère,
En me tyranniſant il crut agir en père ;
Il penſait aſſurer ma gloire et mon bonheur.
A peine il jouiſſait de ſa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le ſoupçonneux Caſſandre
Devint ſon ennemi dès qu'il devint ſon gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens ſecrets,
Dans cette cour trompeuſe excitant les orages,
Ont de Lariſſe en feu déſolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné ſe vit chargé de fers.
Hélas ! il n'eut ici que mes pleurs pour défenſe.
C'eſt là que de nos dieux atteſtant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embraſſant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ſes coups.
Le cruel repouſſant ſon épouſe éplorée. . .
O crime ! ô ſouvenir dont je ſuis déchirée !

Céphiſe ! en ces lieux même, où tes diſcours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funeſte, lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.

. . . . . .

Mais il n'eſt pas le ſeul ; et mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'hiſtoire de ma vie.
Céphiſe, on ne ſait point quel coup ce fut pour moi
Lorſqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi ;
Le jeune Philotas, avant cet hymenée,
Prétendait à mon ſort unir ſa deſtinée.
Ses charmes, ſes vertus avaient touché mon cœur ;
Je l'aimais, je l'avoue, et ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'eſpérance flatteuſe,
Artémire ſans lui ne pouvait être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir.
Je puis à ce héros les donner ſans rougir ;
Je ne m'en défends point : je les dois à ſa cendre.

CEPHISE.

Il n'eſt plus ?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Caſſandre ;
Et lorſque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphiſe, on m'ordonna d'épouſer ſon bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable ?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, et mon père était inexorable;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer :
Enfin sans son aveu je rougissais d'aimer.
Que veux-tu? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père et mon amant.

Cependant elle doit respecter le nœud qui l'unit à *Cassandre*.

. . . . . Hélas! c'est-là mon désespoir.
Je sais que contre lui l'amour et la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais est tombé sous ses coups,
Céphise, cependant Cassandre est mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A souillé nos liens, et n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en secret le droit de le haïr,
Mais en le haïssant je lui dois obéir.

Céphise lui parle de sa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci?

ARTEMIRE.

Céphise! moi, régner! moi, commander ici!
Tu connais mal Cassandre : il me laisse en partage
Sur ce trône sanglant la honte et l'esclavage.

Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi ;
C'eſt un ſecond tyran qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ! tous ces rois, courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

Pallante arrive et fait retirer *Céphiſe ;* il préſente à la reine une lettre de *Caſſandre*. Cette lettre eſt adreſſée à *Pallante*. *Artémire* lit :

„ De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
„ Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
„ Et voulant me venger de tous mes ennemis,
„ J'attends de votre main la tête d'Artémire. „
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à ſe ſouſtraire à la mort en s'uniſſant à lui. Il lui propoſe de l'affranchir de la tyrannie de *Caſſandre* en aſſaſſinant le tyran, et de s'emparer du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaiſſez mal, et mon ame eſt ſurpriſe
Bien moins de mon trépas que de votre entrepriſe.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre ſon cœur et ſes vrais ſentimens.

Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'assassin d'un père,
Si j'écoutais son crime, et mon cœur irrité,
Cassandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il est mon époux quoiqu'indigne de l'être ;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir et fais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon sang il éteigne sa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous à choisir.

ARTEMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, et je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, songez. . .

ARTEMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante.
Je ne suis point à plaindre, et je meurs innocente :

Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'eſt pour me frapper.
(*elle ſort.*)

Pallante eſt furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des ſoupçons jaloux qu'il a ſemés dans le cœur de *Caſſandre*. Cependant il ne déſeſpère pas de vaincre la réſiſtance de la reine; il s'enhardit dans le projet d'aſſaſſiner le roi :

Son trône, ſes tréſors en ſeront le ſalaire;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſſaire.

Il a beſoin d'un complice; il croit ne pouvoir mieux choiſir que *Ménas* ſon parent et ſon ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il ſe ſent aſſez de courage pour tenter une grande entrepriſe. *Ménas* répond que douter de ſon zèle et de ſon amitié, c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en eſt point étonné; mais il repréſente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocriſie :

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon ame;

Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ſes projets à *Ménas* qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuſe d'être complice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiſcrétion.

ACTE II.

PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire*: il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt réſolue, que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le trône et la vie. *Artémire* répond:

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor ſa femme et ſa ſujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conſerverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante ſort : *Artémire* reſte avec *Céphiſe* qui lui apprend que *Philotas* n'eſt point mort, qu'il va reparaître ; elle lui conſeille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de ſa deſtinée ; elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, juſque-là deviez-vous l'irriter ?

ARTEMIRE.

Ah ! je hâtais les coups que l'on veut me porter ;
Céphiſe, avec plaiſir aigriſſant ſa colère,
Moi-même je preſſais le trépas qu'il diffère :
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel ſecours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas ! de mon époux armant la main ſanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périſſez ainſi ?

ARTEMIRE.

Philotas eſt vivant, Philotas eſt ici :
Malheureuſe ! comment ſoutiendras-tu ſa vue ?
Toi qui, de tant d'amour ſi long-temps prévenue,
Après tant de ſermens, as reçu dans tes bras
Le cruel aſſaſſin de ton cher Philotas !
Toi, que brûle en ſecret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, et j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre et le plus vertueux.

J'ai trahi mon amant. Pour qui? pour un perfide,
De mon père et de moi meurtrier parricide.
A l'aſpect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au ſerment qui me lie,
Lui doit encor ſa foi quand il m'ôte la vie.
Non : c'eſt trop de tourmens, de trouble et de remords;
Emportons, s'il ſe peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que ſur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raiſon garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous ſeule, et tout veut vous ſervir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faibleſſe et je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, penſez-vous qu'il vous chériſſe encore?

ARTEMIRE.

Il doit me déteſter, Céphiſe, et je l'adore.
Son retour, ſon nom ſeul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma penſée;
Je n'y ſongeais pas même : et mon ame en ce jour
N'a de tous ſes malheurs ſenti que ſon amour.
A quelle honte, ô Dieux! m'avez-vous fait deſcendre!
Ingrate à Philotas, infidelle à Caſſandre,
Mon cœur empoiſonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, et toujours malheureux.

Que leurs reſſentimens, que leurs haines s'uniſſent ;
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent ;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CÉPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTÉMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer ; je l'attends avec joie.
O mort ! avec plaiſir je paſſe dans tes bras... .
Céphiſe, ſoutiens-moi : grands Dieux, c'eſt Philotas !

Philotas adreſſe des reproches à *Artémire* ſur ce qu'elle lui a manqué de foi en paſſant dans les bras de *Caſſandre*, et lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond :

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine et le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réſervés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers ſa colère,
Daignait ſe ſouvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour et de tant d'amitié,
J'oſe eſpérer encore un reſte de pitié.
N'outragez point une ame aſſez infortunée :
Le ſort qui vous pourſuit ne m'a point épargnée ;
Il me haïſſait trop pour me donner à vous,
. . . . . .

Je ne m'excuse point : je fais mon injustice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir austère
Attachait mes destins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir :
Seigneur, le ciel est juste ; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien *Cassandre*, un lâche assassin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Cessez de me parler de ce triste hymenée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma course est terminée.
Cassandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur et qui vois mes alarmes,
Protège Philotas, et pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les pressantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteste les dieux qu'ils offensent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaisirs,
N'a connu que pour vous l'usage des soupirs.
Je vous aimai toujours. . . Cette fatale flamme
Dans les bras de Cassandre a dévoré mon ame :

Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'eſt un crime peut-être, et je vais l'expier.
Hélas ! en vous voyant, vers vous ſeul entraînée,
Je mérite la mort où je ſuis condamnée.

Pallante revient et ſurprend *Philotas* avec *Artémire*. *Philotas* ſort en bravant ce favori qui preſſe *Artémire* d'accepter ſa main pour ſauver ſa vie : elle le refuſe. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il la ſoupçonne d'avoir appelé *Philotas* à ſon ſecours, qu'il connaît ſes ſentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu ſoupçonner, lâche ? que peux-tu croire ?
Tranche mes triſtes jours, mais reſpecte ma gloire.
Auſſi-bien n'attends pas que je puiſſe jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que ſur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible myſtère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats ;
Pour tant de politique un jour ne ſuffit pas.
Tu t'attendais ſans doute à l'ordre de ton maître ;
Je te dirai bien plus : tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes juſtes ſoupçons,
Tes crimes ſont connus, ce ſont-là mes raiſons.
C'eſt toi dont les conſeils et dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie :

C'eſt

C'eſt toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé ſon cœur :
C'eſt toi qui, ſur ſon trône appelant l'injuſtice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, et juſte et généreux :
Peut-être ſans Pallante il ſerait vertueux !
Puiſſe le ciel enfin, trop lent dans ſa juſtice,
A la Gréce opprimée accorder ton ſupplice !
Puiſſe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniſtres des rois qui pourraient t'imiter !
Dans cet eſpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, et l'arrêt de Caſſandre ;
Et la voix de mon ſang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton ſupplice importuner les dieux.

(*elle ſort.*)

ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, et maître de mon ſort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le deſtin me livre,
Vous me connaiſſez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait eſpérer qu'aidé de ſon courage et de ſes amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince : ſans retour les dieux m'ont condamnée.
Puiſqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois ſi tranquille et ſi doux,
Déſormais dans Lariſſe eſt un crime pour nous.
Je ne puis ſans remords vous voir ni vous entendre ;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigriſſez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah ! fuyez Artémire, et laiſſez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle !

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuſe !

PHILOTAS.

Artémire, vivez !

ARTEMIRE.

Et pour qui ? . . . malheureuſe !

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis. . .

ARTEMIRE.

Je vous aime, et je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie !

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime ; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin

d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* disparaît pour chercher les moyens de sauver la reine des fureurs de *Cassandre*. *Pallante* vient pour consommer le crime : il propose à *Artémire* le choix du fer ou du poison. Elle saisit une épée, et au moment qu'elle va se percer, *Hipparque*, ministre de *Cassandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ses ordres sanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

Ménas, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans secrets, se rend dans l'appartement d'*Artémire* : *Pallante* l'y surprend, le poignarde et persuade à *Cassandre* que sa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Cassandre* a la faiblesse de le croire encore : il ordonne de nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'exposition de ces événemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Dieux, je me meurs ! je le voi.

CEPHISE.

Avançons.....

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

CEPHISE.

Dieux juſtes! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite et mourante;
Je n'oſe, juſqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, et quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes,
Craignant votre juſtice et fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'eſt déjà préſentée;
Tranquille et ſans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus affreux m'ait voulu réſerver?
N'était-ce pas aſſez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on ſa colère?
Ecoutez-moi du moins, et ſouffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offenſe,
Par le ciel qui m'entend, qui ſait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trépas ſans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accuſez que vous, quand je vous rends juſtice ;
La honte eſt dans le crime et non dans le ſupplice.
Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte et nous pèſe à tous deux.
Voilà donc le ſecret dont vous vouliez m'inſtruire ?

ARTEMIRE.

Eh ! que me ſervira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, ſi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous ſert :
J'ignore ſi vous-même, en pourſuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie,
Hélas ! après deux ans de haine et de malheurs,
Souffrez quelques ſoupçons qu'excuſent vos rigueurs.
Mon cœur même en ſecret refuſe de les croire ;
Vous me déshonorez, et j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante et mon époux ;
Je vous reſpecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monſtre qui m'accuſe,
Et quand vous m'opprimez, c'eſt moi qui vous excuſe.
Mais ſi vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre juſtice,
D'un heureux ſcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait. . . mais, hélas !
Vous détournez les yeux, et ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures ;

Ceſſez : n'empruntez point le ſecours des parjurés.
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine ;
Toute plainte eſt frivole, et toute excuſe eſt vaine.

ARTEMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups ;
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre ;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère. . .

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez :
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien ! connaiſſez donc mon ame toute entière :
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer ;
Je vous le dis ſans feinte, et cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, et doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur ?
Vous qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père ;

Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi ;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſavez, Caſſandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame était épriſe.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant ;
Je le combats encore, et même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chère,
Mon devoir me ſuffit, et ce cœur innocent
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus ; ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les nœuds d'un funeſte hymenée ;
Je tenais dans mes mains l'empire et votre ſort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout me ſollicitait ; je l'aurais dû peut-être ;
Du moins, par votre exemple inſtruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie.
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie
Ni mes périls préſens ni mes périls paſſés,
J'ai ſauvé mon époux ; vous vivez, c'eſt aſſez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obſcure
Peut-être éclaircira cette horrible aventure ;

Et vos yeux recevant une triſte clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Caſſandre perſiſte dans ſa prévention et laiſſe la reine ſeule avec ſa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a ſu tramer ce long tiſſu d'horreurs!
Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.
Quoi! Ménas à mes yeux maſſacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accuſent que moi;
Ah! c'en eſt trop, Céphiſe, et je pardonne au roi.
Hélas! le roi, ſéduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec juſtice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps...

ARTEMIRE.

Juſtes Dieux! quel nom prononces-tu?
Hélas! voilà le comble à mon ſort déplorable,
Philotas m'abandonne et fuit une coupable;
Il déteſte ſa flamme et mes faibles attraits;
Et pour moi tous les cœurs ſont fermés déſormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'un cœur qui vous adore...

ARTEMIRE.

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours :
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre ;
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi ;
Qu'il me croie innocente, et c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah! Madame, ſouffrez que je coure lui dire...

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphiſe, et devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en eſt temps, qu'il oſe encor me voir ;
Peins-lui mes ſentimens, peins-lui mon déſeſpoir.
Si ſon cœur obſtiné rebute ta prière,
S'il refuſe à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne ſans tarder dans ces funeſtes lieux,
Tu recevras mon ame et mes derniers adieux.
Conſerve après ma mort une amitié ſi tendre,
Dans tes fidelles mains daigne amaſſer ma cendre,
Remets à Philotas ces reſtes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ſes yeux ma douloureuſe hiſtoire ;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui, que ſans regret deſcendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en ſecret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

PHILOTAS vient amené par *Céphiſe* ; l'impoſture de *Pallante* l'a ſéduit.

ARTEMIRE.

Philotas ! et c'eſt vous qui me traitez ainſi ?
Mon époux me condamne, et vous, Seigneur, auſſi ?
Je pardonne à Caſſandre une erreur excuſable ;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offenſée, il devait me haïr ;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi ſoupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire ;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes ſoins ;
Vous, qui m'aimiez, hélas ! qui le diſiez du moins ;
C'eſt vous qui, redoublant ma honte et mon injure,
Du monſtre qui m'accuſe écoutez l'impoſture ?
Barbare ! vos ſoupçons manquaient à mon malheur.
Ah ! lorſque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme et vos alarmes,
Mon cœur déſeſpéré réſiſtait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme ſi doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;
Hélas ! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée ?

J'ai cru mieux vous connaître, et n'ai pas dû penser
Qu'entre Pallante et moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée!
De l'univers entier je meurs abandonnée;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice,
S'il pouvait m'eſtimer et me plaindre en ſecret
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas convaincu de l'innocence de la reine veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille;
Et le ſort qui m'attend pourra me ſembler doux,
Puiſqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire;
Adieu; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que ſon nom vous ſoit cher, elle l'a mérité;
A ſon honneur flétri rendez la pureté;
Et que malgré l'horreur d'une tache ſi noire,
Vos larmes quelquefois honorent ſa mémoire.

Philotas ſort. *Artémire* reſte ſeule. On vient la chercher pour la conduire à la mort; mais

les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de ſes gardes. Elle apprend que *Philotas* a ſoulevé le peuple, qu'il combat contre *Caſſandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main ſur moi ſans ceſſe appeſantie
Me promène à ſon gré de la mort à la vie,
Dieux puiſſans, ſur moi ſeule étendez votre bras!
Rendez-moi mon ſupplice et ſauvez Philotas;
Eteignez dans mon ſang une ardeur infidelle:
Plus ſon péril eſt grand, plus je ſuis criminelle.
Viens, Caſſandre, il eſt temps: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, et n'immole que moi.

Philotas lui apprend que *Pallante* eſt tué, et qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuſe qu'il avait tiſſue pour ſe venger des mépris de la reine, dont il a déclaré l'innocence; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une bleſſure mortelle.

Dans la ſcène dernière *Caſſandre* mourant ſe fait apporter près d'*Artémire*. Il eſt accompagné d'*Hipparque* et de ſes officiers. Il rend hommage en leur préſence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur ſur les délations d'un monſtre que le ciel a puni, et qui connaiſſait trop bien le caractère ſoupçonneux et jaloux de ſon maître et ſon penchant à la cruauté.

Caſſandre pardonne à *Philotas* dont il connaît les grandes qualités, et veut engager *Artémire* à ſe donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ſes injuſtices en faveur de ſes remords, et de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a ſouillé ſa vie.

Fin des fragmens d'Artémire.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 6 mars 1724.

Revue et corrigée par l'auteur en 1762.

PRÉFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre et mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force et d'harmonie, ſi l'on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, et ſur lequel on raiſonne ſi mal et ſi inutilement depuis la mort de M. *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer que les vers ſoient la dernière partie

d'une pièce de théâtre, et celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs et des ſituations; il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; et ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à peu-près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une et dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes:

il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolyte*, ſon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, et ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus: les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand homme, et le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* et *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible; dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;

Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune,
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*.

Aſſez et trop long-temps, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour et j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions et les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe et m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe ;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une et ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentiment et de

penſées; car, quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, et polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, et accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au de-là de ſoi, et on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée

de cette pièce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de Mariamne. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de Mariamne n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux et brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal ;* et on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées, ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, sont l'Iphigénie en Aulide, où la Gréce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon :* les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'Oedipe, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus.* Du second genre, sont Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt

eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; et l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; et il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, et qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter le diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* et le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils et leur maîtreſſe ; et les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière et *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand roi, et les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* et à *le Brun* : l'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière et effrénée, autour d'une table ruſtique où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront ; l'autre peindra les noces de *Thétis* et de *Pélée*, les feſtins des dieux, leur joie majeſtueuſe : et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets, comiques par eux-mêmes ; mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle

femme

femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus et par ſes crimes; ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel et ſi rapide de l'amour à la haine, et de la haine à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres; la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu et la beauté ſont célèbres encore dans le monde; qui avait vu ſon père et ſon frère livrés à la mort par ſon mari, et qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt là ſur-tout que *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

FRAGMENT

DE LA PREFACE

DE L'EDITION DE 1730.

La deſtinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, et fut ſi mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, et fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec ſincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; et je ſupplie qu'on me permette d'entrer ſur cela dans un détail qui, peut-être, ne ſera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuſe du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué; ce n'eſt que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles eſt de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il eſt bien plus aiſé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, triſtis Oreſtes, &c.

Fondé sur ces principes, et entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eue pour des personnes qui m'honorent de leur amitié et de leurs conseils, je résolus de m'assujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de *Mariamne* et d'*Hérode*, et je ne songeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en est fait dans son imagination.

Ainsi *Hérode* parut dans cette pièce cruel et politique ; tyran de ses sujets, de sa famille, de sa femme ; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inspirait pas le moindre repentir de ses fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres sentimens qu'un orgueil imprudent, et qu'une haine inflexible pour son mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* et *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement ? *Mariamne* intraitable n'intéressa point : *Hérode* n'étant que criminel, révolta : et son entretien avec *Varus* le rendit méprisable. J'étais à la première représentation : je m'aperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impossible que la pièce eût du succès ; et je

compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je sentis qu'il est des occasions où la première règle est de s'écarter des règles prescrites; et que (comme le dit M. *Pascal* sur un sujet plus sérieux) les vérités se succèdent du pour au contre à mesure qu'on a plus de lumières.

Il est vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été; mais il est encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères désagréables; qu'il faut songer au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître; et qu'on doit imiter les peintres habiles qui embellissent en conservant la ressemblance.

Pour qu'*Hérode* ressemblât, il était nécessaire qu'il excitât l'indignation; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on détestât ses crimes, que l'on plaignît sa passion, qu'on aimât ses remords; et que ces mouvemens si violens, si subits, si contraires, qui font le caractère d'*Hérode*, passassent rapidement tour à tour dans l'ame du spectateur.

Si l'on veut suivre l'histoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* et l'accabler de reproches; mais si l'on veut que *Mariamne* intéresse, ses reproches doivent faire espérer une réconciliation; sa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le spectateur est attendri, et l'histoire n'est point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : et en voici les raiſons. S'il parle à ce prince avec hauteur et avec colère, il l'humilie; et il ne faut point avilir un perſonnage qui doit intéreſſer. S'il lui parle avec politeſſe, ce n'eſt qu'une ſcène de complimens, qui ſerait d'autant plus froide qu'elle ſerait inutile. Que ſi *Hérode* répond en juſtifiant ſes cruautés, il dément la douleur et les remords dont il eſt pénétré en arrivant; s'il avoue à *Varus* cette douleur et ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à perſonne, alors il n'eſt plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perſonnage avec l'amant de ſa femme; et il ne faut jamais faire rencontrer enſemble ſur la ſcène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéreſſant à ſe dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première repréſentation, était empoiſonnée et expirait ſur le théâtre, acheva de révolter les ſpectateurs; ſoit que le public ne pardonne rien, lorſqu'une fois il eſt mécontent; ſoit qu'en effet il eût raiſon de condamner cette invention qui était une faute contre l'hiſtoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre ſur ce dernier

article, et j'avoue que c'eſt contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action ; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'eſt pour lui et non pour moi que j'écris ; ce ſont ſes ſentimens et non les miens que je dois ſuivre.

Cette docilité raiſonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreſſant un ſujet qui avait paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué ; et ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera à la fin de Mariamne les ſcènes que l'auteur a cru devoir ſacrifier. En 1762, il ſubſtitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Aſmonéens* ; et *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a conſervé dans les variantes les rôles de *Varus* et d'*Albin* ; mais il a été impoſſible de retrouver le premier dénouement.

A la première repréſentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe et prenait le poiſon, le parterre cria *la reine boit*. C'était juſtement la veille de la fête des rois : la pièce fut interrompue ; l'on n'entendit point une ſcène très-pathétique entre *Hérode* et *Mariamne* mourante ; du moins c'eſt le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette ſcène avant les repréſentations.

M. de *Voltaire* a changé le perſonnage de *Varus* ; parce que ſa défaite et ſa mort en Germanie ſont trop connues, pour que l'on puiſſe ſuppoſer, même dans ſa tragédie, qu'il ait été tué en Judée : parce qu'un préteur romain n'aurait pas excité une ſédition dans Jéruſalem ; il eût défendu à *Hérode*, au nom de *Céſar*, d'attenter à la vie de ſa femme, et *Hérode* eût obéi : parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéreſſer, à moins que le ſacrifice de ſa paſſion ne ſoit comme dans Bérénice le ſujet de la pièce : enfin parce qu'il fallait ou avilir *Hérode* devant *Varus*, ou s'écarter des mœurs connues

de ce siècle. Personne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt sujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. de *Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ses ouvrages dramatiques, et il voulait distinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne.

„ Les gens de lettres qui ont présidé à cette édition, ont „ cru devoir rejeter cette tragédie parmi les pièces de l'auteur „ qui ne sont pas représentées sur le théâtre de Paris, et qui „ ne sont pour la plupart que des pièces de société ; „ Mariamne fut composée dans le temps de la nouveauté „ d'Oedipe : il ne l'a jamais regardée que comme une décla- „ mation. „

PERSONNAGES.

HERODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode.*

SALOME, ſœur d'*Hérode.*

SOHEME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, IDAMAS, } miniſtres d'*Hérode.*

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de *Sohême.*

ELISE, confidente de *Mariamne.*

Un garde d'*Hérode*, parlant.

Suite d'*Hérode.*

Suite de *Sohême.*

Une ſuivante de *Mariamne*, perſonnage muet.

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, et repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné;
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands prêtres.
Je l'avoue à regret : j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, et ſon nom précieux.
La Judée aime encore avec idolâtrie

Le ſang de ces héros dont elle tient la vie ;
Sa beauté, ſa naiſſance, et ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs :
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, et ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance ;
Son nom ſeul à par-tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples et moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe et va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, et ſon bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe et je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh ! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ſes pieds reverra ſon époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi ſéduit nous fut toujours fatale :
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée ;

A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode et de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce prince eſt épris
Se nourrit par la haine et croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer et ſe plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs;
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je ! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille :
Le fer encor ſanglant, et que vous excitiez,
Etait levé ſur elle et tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome, éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine :

Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les temps ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, et je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue ;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible ſouverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, et cher à ſa province ;
Il ſait penſer en ſage et gouverner en prince :
Je n'aperçois pour vous que des deſtins meilleurs ;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah ! connais mon malheur et mon ignominie :
Mariamne en tout temps empoiſonne ma vie ;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui ! qui pour cet hymen attendait votre frère !
Lui, dont l'eſprit rigide et la ſageſſe auſtère

Parut tant mépriſer ces folles paſſions,
De nos vains courtiſans vaines illuſions!
Au roi ſon allié ferait-il cette offenſe?

SALOME.

Coyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le ſang et l'amitié les uniſſent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu...

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême et ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte et m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encore ici ſon aïeul et ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain, qu'aigriſſent ſes malheurs,
Se nourrit d'amertume et vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage
D'enlever un amant qui ſous vos lois s'engage!
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur?

SALOME.

Elle l'inſpire au moins, et c'eſt-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieule,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe:
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie,
De mon parjure amant flatte la perfidie ;
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit ; ſa fierté s'en élève ;
Ma honte fait ſa gloire ; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'eſt trop languir dans cette indigne gêne ;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Soheme vient : allez, mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin : vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine et faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi ;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine ;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine :
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :
Je ne crains point Hérode, et l'empereur est juste.
Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse ;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse ;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons :
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie ;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu dans ce triste séjour,
Entre la barbarie et les transports d'amour ;
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée ;
Craignant et son époux, et de vils délateurs
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle !

SOHEME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe ?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus :
J'ai craint long-temps pour elle, et je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, et votre frère et vous;
Je pars. Ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre et loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à ſa cour,
A tout engagement, et ſur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit ;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps ſe laiſſent emporter ;
Que la vertu répare, et qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, et de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.

Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguisez
Pour qui je suis trahie, et qui vous séduisez ;
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame est peu frappée;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux ;
Craignez d'en exciter qui vous suivraient, peut-être,
Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle sort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Ou tendait ce discours? que veut-elle? et pourquoi
Pensé-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je soupire! et que, pour Mariamne,
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane!
Aux faiblesses d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer.

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, et l'amour se décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs :
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.

Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, et nous aux passions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même.
Le sang unit de près Mariamne et Sohême;
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la servir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur et juste et magnanime,
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime;
Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours?
Ami, mon cœur est pur, et tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle.
Quand Hérode partit incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort;
Plein de sa passion forcenée et jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.

Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables :
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables :
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté :
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, et non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains ;
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains ;
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours ;
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe :
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus : — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible et funeſte ;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands ;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune et maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine, en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, et d'y calmer la crainte
Dont pour sa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a su l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHEME.

Ainsi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par ces troubles nouveaux pense encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuse cour, et combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que sur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois son époux et son fils;
Mariamne lui reste, elle tremble pour elle;
La crainte est bien permise à l'amour maternelle.
Elise, je vous suis, je marche sur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez soin de ces tristes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage;
Conservez, protégez votre plus digne ouvrage!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire et la fille et la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître et le calme et l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble et ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune et ſe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à soi-même ;
Et je sens ce pouvoir invincible et suprême,
Qui se joue à son gré, dans nos climats voisins,
De leurs sables mouvans comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéissez au roi, cédez à la tempête ;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagemens !
Malheureux qui n'attend son bonheur que du temps !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuie !

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, et n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, paraît inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en est-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, et de lâches amis ?
Il faut que je combatte et ma chute prochaine,
Et cet affront secret, et la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrâce insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chute et ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace :
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie :
Rome me rend un frère et vous rend un époux
Couronné, tout puiſſant, et digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.

Poſſédez déſormais ſon ame et ſon empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur et le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice :
Je vous connais, Madame, et je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime et votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, et je vous les pardonne,
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, et l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret...

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, et vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie:
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache et qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre et croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez,— tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, et j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;

Qu'il vienne, je l'attends ; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême. (*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle et votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, et les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, et Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée ;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux rois des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,

Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire ;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, et ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes :
Ouvrez les yeux, Madame, et voyez où vous êtes.
C'eſt là, que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie ;
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie ;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.

Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas ;
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance ;

Et vous connaissez trop ces oracles affreux,
Qui depuis si long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un arabe implacable a déjà sans pitié
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste;
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est temps désormais de prévenir ses coups,
Il est temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, et l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez, dans Rome même,
Implorer du sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux et juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;

Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez : quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends ; parlez, et j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, et dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de solliciter par d'inutiles vœux
Les secours d'un héros, l'appui des malheureux.

Lorsqu'Hérode attendait le trône ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage ;
Malgré ses cruautés, malgré mon désespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;

Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſyle honorable :
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre et les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix ;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer ſon appui ?
Pour conſerver le fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien ! que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards et de ce long ſilence ?

Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſque dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés :
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant, ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger et mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, et j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, et craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance :
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, et non pas vos vertus.

Je

Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime ;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conserver.

SOHEME.

Arrêtez, et sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée ;
A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les sais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre ;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, est le seul qui me touche ;
J'y sacrifirai tout. Mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reste de puissance ;
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance ;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois : d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout ; mais moi je vous expose :
Vous courez à la mort, et j'en serai la cause.

Comment puis-je vous ſuivre ? et comment demeurer ?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes alarmes,
Du péril qui vous preſſe, et non de mon danger,
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager :
Il eſt roi, je le ſais ; mais Céſar eſt ſon juge.
Tout vous menace ici, Rome eſt votre refuge ;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux ;
Que le ſang de nos rois nous unit l'un et l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : et dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur et le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en atteſte ; ils ſont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive :
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, et vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, et prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, et, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,

La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, et partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune et la vie
De l'objet le plus rare et le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage et parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

Mais déjà le roi vient ; déjà dans ce séjour
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes Dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas?
De venger sa vertu?... Mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, et que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode est souverain, est-il digne de l'être?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur et l'impoſture !
Salome et Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte et ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; et ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche,
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée :
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas:
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
(*il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.

Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous versez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins !
Vous, la terreur du Parthe, et l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine et la victoire.
Songez que près d'Auguste, appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise et par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte ?
Ce trône auguste et saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.

En fesant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix et l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé...

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, et l'on peut le gagner.

HERODE.

Non: je suis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur est juste, et si pour Mariamne...

HERODE.

Et c'est ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'est ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faiblesse et de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle sera toujours inflexible en sa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la sienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine et d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang qui la forma fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :

Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'Etat vous n'auriez pu...

HERODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille;
J'ai fait périr le père, et j'ai proſcrit la fille;
J'ai voulu la haïr; j'ai trop ſu l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu, loin d'être une faibleſſe:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HERODE.

Hircan, manes ſacrés, fureurs que je déteſte!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la reine auſſi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si ſon cœur, ... ſi ſa foi, ... mais c'eſt trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame aſſervie

Met à ſes pieds mon trône, et ma gloire, et ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez...

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidère
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, et n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main feſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, et s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait: je prétends, plus juſte et moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire;

L'Etat va reſpirer ſous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, et ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, et reviens. Que vois-je? c'eſt ma ſœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quels chagrins ma vie eſt condamnée!

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la reine et Sohême évitant votre aſpect,
Montrent ſi peu de zèle et ſi peu de reſpect.

HERODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt excuſable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin ſe répandent ſur nous;

Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez et trop long-temps ſur ma triſte maiſon
La vengeance et la haine ont verſé leur poiſon.
De la reine et de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel ! qu'entends-je ? Ah, fatale ennemie !

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les ſiens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre !
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil et juſte et néceſſaire ;
A vos moindres déſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang et la nature ;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.

Je ne vous vante plus cette amitié fincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cet horreur inhumaine...

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine!
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,
Ne me détrompez point; reſpectez mon erreur.
Je veux croire, et je crois, que votre haine altière
Entre la reine et moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci;
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours,
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours;
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper et me taire.
Je m'expose à me perdre et cherche à vous servir:
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, et voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé;
C'est peu de vous haïr; un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, et la honte et la rage,
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage!
Mariamne... mais non, je ne veux rien savoir;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, et les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous...

HERODE.

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez. . .

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt. . .

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! où ſuis-je ? juſtes Cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une eſcorte ſecrète ;
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle, et vous allez juger,
S'il eſt encore Hérode, et s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue ;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue :
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger :
Sa fureur eſt au comble ; et moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer ;
Mais qui, toujours douteuſe, et toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus : et mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte et ſon malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de ſon cœur
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même :
Mon funeſte triomphe eſt encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOMÉ, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOMÉ.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément et ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la reine et lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez ſur vous-même :
Redoutez ſes complots et la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié ;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale et trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine et ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle,

Et toi, Sohême, et toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre et qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang rejaillisse !
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux ;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, sur-tout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

HERODE.

Je vois quel est son crime et quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts; songez à votre offense.

HERODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence ;
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace opposée à tous mes sentimens,

Ses mépris pour ma race, et ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur ?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, Je veux la voir et la confondre ;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre ;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grâce et ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien ; ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidelle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre et la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la reine : et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, et cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si long-temps adorée.
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, et que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

Reprenez vos esprits, Madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?
Vous le pouvez : frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-temps offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon Empire et ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais ſi, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque aſile,

Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême...

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne et même ſon époux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne et qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur?

Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
ous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné:
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, et quel pouvoir suprême
Commande à ma colère et m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

... O faiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait, je me rends : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe et de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô Ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore et qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter,
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un et l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur et la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr et ton père et mon roi ;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.

Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte et quelle eſt ma faibleſſe;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher et cruel objet d'amour et de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime et le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure...

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, et je cours les chercher.
De l'horreur où je fuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteste les cieux. . .

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

HERODE.

Courons. . . Mais quoi! laisser la coupable impunie!
Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie;
Je veux, j'ordonne, . . hélas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre et vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-vous, Soldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance, ô jeuneſſe, et toi, triſte beauté, (*a*)
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris de mes aïeux que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte et ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang, défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, et l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON, Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats, qu'on les enchaîne.
(*Les gardes et les ſoldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage:

Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis ;
Après l'affront cruel, et la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire ;
Je les mériterais ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours et non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime ; il le faut expier ;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe ?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps preſſe ;
Craignez encor Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte et je ſais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, et mon bras...

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.

C'eſt lui de qui les droits. . .

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints. . .

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.

N'arrêtez plus mes pas ; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus. . .

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, et ce que je dois faire ;
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !

Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, et le mien me l'ordonne;
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps qne j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre!
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi!
Sauvez le roi lui-même!

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, et que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.

Unique et triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie ;
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie :
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez-vous ſecourir vous-même ;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux et nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr :
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir ;
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur ;
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême et du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.

Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, et prompte à l'écouter
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel désordre extrême?

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils se sont vus! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Hé bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits; les Hébreux ſont ſoumis ;
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire :
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte; et tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate; oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais :
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſitôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre et mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII et dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous ? juſte Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ! c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !

Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés !
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez :
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, et ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, et l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même :
On diſait hautement, qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

NARBAS.

Aux larmes des hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,

„ Cruel, a-t-elle dit, et malheureux époux !
„ Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices !
„ Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples et mes fils ;
„ Aimez-les ; je mourrai trop contente à ce prix. „
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, et je reſpire encore !
Manes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore ;
Reſte pâle et ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?

D'un ſombre et noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez! vous n'oſez vous approcher de moi!
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne et qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur?

HERODE.

Oui: je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ſes yeux que j'aime et que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ? (*b*)
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre :
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, et j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez un monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES PREMIERES EDITIONS DE MARIAMNE.

(*a*) Mes yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'inſtant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du ſang de ma patrie :
J'ai vu du peuple ſaint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . . .

(*b*) HERODE.

. . . . . Quoi ! Mariamne eſt morte ?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la poſſédez, tonnez ſur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre !
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes ſe renverſent ;
Que d'Iſraël détruit les enfans ſe diſperſent :
Que ſans temples, ſans rois, errans, perſécutés,
Fugitifs en tous lieux, et par-tout déteſtés,
Sur leurs fronts égarés portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations tranſmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

SCENES III et IV

DU TROISIEME ACTE,

Telles qu'elles ont été jouées à la première repréſentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

AVANT que ſur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, et que Céſar me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguſte et du Sénat m'ont gagné les ſuffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un ſceptre, que ma main n'eût point porté ſans vous.
Je vous dois encor plus: vos ſoins, votre préſence,
De mon peuple indocile ont dompté l'inſolence;
Vos ſuccès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'inſtruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excuſez mon ſilence;
Je ſais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble et de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire et ſouffrir.

VARUS.

Puiſqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez: Céſar le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'oſe eſpérer de vous qu'un règne heureux et juſte
Juſtifira mes ſoins et les bontés d'Auguſte;
Je ne me flatte pas de ſavoir enſeigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps, dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reſte de la terre:

Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il eſt des vertus dont vous avez beſoin.
Voici le temps ſur-tout, que ſur ce qui vous touche
L'auſtère vérité doit paſſer par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs aſſidus,
Puiſque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, reſpecté dans l'Aſie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie:
Craint de tous vos ſujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du ſang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus: mais vous devez ſonger
Qu'il eſt des attentats que Céſar peut venger:
Qu'il n'a point en vos mains mis ſon pouvoir ſuprême,
Pour régner en tyran ſur un peuple qu'il aime:
Et que, du haut du trône, un prince en ſes Etats
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas.
Croyez-moi: la Judée eſt laſſe de ſupplices;
Vous en fûtes l'effroi; ſoyez-en les délices.
Vous connaiſſez le peuple: on le change en un jour;
Il prodigue aiſément ſa haine et ſon amour:
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'eſclavage a pu vous deſtiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que les deſtins ſévères
M'ont ſouvent arraché des rigueurs néceſſaires.
Souvent, vous le ſavez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la juſtice et veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je ſuive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on la craigne, et comme il faut régner.
De ſes proſcriptions nous gardons la mémoire:
Céſar même, Céſar au comble de la gloire,

N'eût

N'eût point vu l'univers à ſes pieds proſterné,
Si ſa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis et de traîtres,
Ne pouvait.....

VARUS.

Arrêtez, et reſpectez vos maîtres:
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé:
Et, du ſceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeſte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reſte.
Sur votre trône aſſis, ne vous ſouvenez plus
Que des biens que ſur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, ſi vous voulez leur plaire.
Commencez par chaſſer ce flatteur mercenaire
Qui, du maſque impoſant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'eſt lui qui le premier écarta de ſon maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être:
Le pouvoir odieux dont il eſt revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triſtes Hébreux inquiſiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du ſang de vos ſujets.
Ceſſez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des ſujets fidelles.
De tous ces délateurs le ſecours tant vanté
Fait la honte du trône, et non la ſureté.
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et ſi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir ſouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez déſormais les rênes de l'Empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en romain, ſongez à vivre en Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur, ſouffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il oſe impunément....

HERODE *à ſa ſuite.*

Sortez, et qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, et ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir les rois s'abaiſſer devant eux.
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains;
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie:
Tel qu'un vil courtiſan, dans la foule jeté,
J'allais des affranchis careſſer la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs ſuffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour aſſidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis Céſar enfin: je ſus que ſon courage
Mépriſait tous ces rois qui briguaient l'eſclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui ſoutint la dignité.
Je fus grand ſans audace, et ſoumis ſans baſſeſſe;
Céſar m'en eſtima; j'en acquis ſa tendreſſe;
Et bientôt, dans ſa cour appelé par ſon choix,
Je marchai diſtingué dans la foule des rois.
Ainſi, ſelon les temps, il faut qu'avec ſoupleſſe
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaiſſe.

Je ſais diſſimuler, me venger et ſouffrir :
Tantôt parler en maître, et tantôt obéir.
Ainſi j'ai ſubjugué Solime et l'Idumée,
Ainſi j'ai fléchi Rome à ma perte animée ;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, et le ſuis de Céſar.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des deſtins ennemis corrigé l'injuſtice ;
Quand je reviens en maître, à l'Hébreu conſterné
Montrer encor le front que Rome a couronné ;
Heureux, ſi de mon cœur la faibleſſe immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle !
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux ;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux !

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, ſe peut-il que votre ame abuſée
De ce feu malheureux ſoit encore embraſée ?

HERODE.

Que me demandes-tu ! ma main, ma faible main
A ſigné ſon arrêt, et l'a changé ſoudain.
Je cherche à la punir ; je m'empreſſe à l'abſoudre ;
Je lance en même temps et je retiens la foudre ;
Je mêle malgré moi ſon nom dans mes diſcours ;
Et tu peux demander ſi je l'aime toujours !

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre préſence ?

HERODE.

Non... j'ai cherché la ſienne...

MAZAEL.

Eh quoi ! ſon arrogance !...
A-t-elle en ſon palais dédaigné de vous voir ?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue ; et c'eſt mon déſeſpoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit et tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il eſt vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont ſouvent je les ai vus armés.

. . . . . .
. . . . . .

Ces cris déſeſpérés, ces mouvemens d'horreur.
Dont il fallut long-temps eſſuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop ſévère,
J'eus fait aſſaſſiner et ſon père et ſon frère.
De ſes propres périls ſon cœur moins agité
M'a ſurpris aujourd'hui par ſa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en ſecret ſa modeſte douleur :
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur !
Combien je déteſtais ma fureur homicide !
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ſes pieds je me ſuis proſterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas ! mon déſeſpoir la fatiguait encore ;
Elle ſe détournait d'un époux qu'elle abhorre ;
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi ;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! Ah Dieux ! je l'ai trop mérité ;
Je n'en murmure point : ma jalouſe furie
A de malheurs ſans nombre empoiſonné ſa vie.
J'ai dans le ſein d'un père enfoncé le couteau,
Je ſuis ſon ennemi, ſon tyran, ſon bourreau.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preſſé ;
Le ſang de ſes parens fut juſtement verſé.
Les rois ſont affranchis de ces règles auſtères
Que le devoir inſpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea ſous mes lois,
O Reine! s'il ſe peut que ton cœur s'en ſouvienne,
Ta tendreſſe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, ſon généreux amour
Aux murs de Maſſada me conſerva le jour.
Mazaël, ſe peut-il que d'une ardeur ſi ſainte
La flamme ſans retour ſoit pour jamais éteinte!
Le cœur de Mariamne eſt-il fermé pour moi!

MAZAEL.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler à mon roi?

HERODE.

Ne me déguiſe rien, parle; que faut-il faire?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'apaiſer?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer:
Des ſuperbes beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire;
Sa main qui vous enchaîne et que vous careſſez
Appeſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Cet Hérode, dit-on, ſi vanté dans l'Aſie,
Si grand dans ſes exploits, ſi grand dans ſes deſſeins,
Qui ſut dompter l'Arabe et fléchir les Romains,
Aux pieds de ſon épouſe, eſclave ſur ſon trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HERODE.

Malheureux, à mon cœur ceſſe de retracer
Ce que de tout mon ſang je voudrais effacer:
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,

Je n'ai que trop bien mis mes ſoins à l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, ſa priſon, la perte de ſon père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'eſt trop vous craindre et trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon ſceptre, et ma gloire, et ma vie.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur ;
Je ſais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en eſt aſſez : ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ſes chers intérêts ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu....

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez...

HERODE.

Oui je l'ai réſolu.
Va la trouver, te dis-je : et ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole et reviens... Juſte Ciel ! c'eſt ma ſœur.

VARIANTES

Contenant les changemens occaſionnés par la ſubſtitution du rôle de Soheme à celui de Varus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Vous ne me trompiez point; Hérode va paraître:
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar.
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chute imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas.
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus...

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le roi. . .

SALOME.

Le roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime;
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le temps, le bras, tout eſt choiſi par lui:
Il vint hier de Rome, et nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi? malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des lois!

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois!
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le temps de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue;
Il voyait Mariamne, et j'étais confondue:
Un coup d'œil renverſait ma brigue et mes deſſeins.
La reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.

Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance :
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence :
Elle a voulu ſe perdre, et je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.

Tu te ſouviens aſſez de ce temps plein d'alarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, et qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent ;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent :
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné ;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, et le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine ;
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine ;
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir ;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, et d'horreur, et de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et dès ce même inſtant, ſa facile colère
Déshérita les fils et condamna la mère.

Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits ;
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits :
De ce fatal objet telle était la puiſſance,
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.

Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage ;
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts ;
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces juifs ſéditieux,
Du ſang aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé ſa jalouſie :
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-temps, en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons :
Il croit ce qu'il redoute, et dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime et l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt, et j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu, ſi ce préteur auſtère
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet État,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême ;
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes États encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une reine en ſa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête ;
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOMÉ.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, et je crains ma diſgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi, paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connais ſa tendreſſe, il la faut prévenir
Et ne lui point laiſſer le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace et que Varus foudroie;
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie:
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter;
Je vais l'attendre: allez, et qu'aux moindres alarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

Salomé et Mazaël ſemblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts;
Que ſon miniſtre infame eſt ici dans les fers;
Et que Varus, peut-être, au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre,.. et ſes complices.

Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous, ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur:
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes;
Que Varus vous connaît; qu'il commande en ces lieux;
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez: que Mariamne en reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes lois ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus;
Obéiſſez, vous dis-je, et ne répliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc, ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect:
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice!
C'eſt par toi qu'elle vit: c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux:
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,

Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour, &c.
. . . . . .
. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flamme,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux. . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas :
L'infortuné Varus adore ses appas;
Je l'aime, il est trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge si son péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain, si sévère,
Qui, parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu sais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accrû du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,

Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, et régner tour à tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je déſobais ma tête:
L'Amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe contrée!
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs;
Son parricide époux feſait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits et par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant, il laiſſait en partage
A la fille des rois la honte et l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite;
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux;
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance;
Et près d'Auguſte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs et de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante et détruiſe en un jour;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amollí,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili;

Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, et non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats ? . . .

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas ! près du Sénat je l'ai servi moi-même !
Sans doute il a déjà reçu son diadême ;
Et cet indigne arrêt que sa bouche a dicté
Est le premier essai de son autorité.
Ah ! son retour ici lui peut être funeste :
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, et je dois vous servir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine est confondue :
Mariamne triomphe, et Salome est perdue.
Zarès fut sur les eaux trop long-temps arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour son nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, et l'amour, et Varus, et le roi,
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi se repentait de sa juste rigueur.

De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes,
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets ;
Mais, ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable :
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance ;
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour ;
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête :
Mariamne aiſément groſſira la tempête ;
La foudre gronde encore : un arrêt ſi cruel
Va mettre entre eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine ;
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle ;
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper ;
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité :

La

La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux:
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, et qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercenaires,
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé ſa vengeance;
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé:
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.
. . . . . .
. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe:
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue :
. . . . . .
Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas! grâce à ſes ſoins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême;
Il revient plus terrible et plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés :
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.

J'attends tout de Varus, d'Auguſte et des Romains.

. . . . . .

. . . . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . .

. . . . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe;
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, et devenus romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . . . .

. . . . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

. . . . . .

Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, et changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.

Ami, pardonne au feu dont je fuis conſumé
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble et ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenait mon devoir, et plaignait ma faibleſſe;
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus:
J'ai perdu l'eſpérance, et je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein?

VARUS.

Moi! que je l'abandonne!
Que je déſobéiſſe aux lois qu'elle me donne!
Non, non, mon cœur encore eſt trop digne du ſien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans, elle aille auprès d'Auguſte;
Sa fuite eſt raiſonnable, et ma douleur injuſte;
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir:
Je ſervirai la reine, et même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour:
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.
. . . . . .
La reine en ce moment est-elle en sureté ?
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?
. . . . . .

IDAMAS.

. . . . . .
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude et de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours,
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours ;
. . . . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le Sénat me l'ordonne, et tel est mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .
. . . . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, et plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ? . . .
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

Eh bien ! voilà ce roi ſi fier et ſi terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui ſut vaincre et régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

(*à Mazaël.*)

Sortez. Termine, ô Ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien ! vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'eſt plus temps d'appeſantir mes maux ;

. . . . . .

. . . . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureuse apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .
. . . . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiſcrète furie :
Ce ſuperbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Et toi, Varus, et toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, et le ſang d'un romain?

. . . . . .

Mais... Croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conſeillerait; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on les craigne, et comme il faut régner :

Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie.
Tout condamne la reine, et tout vous juſtifie.

. . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés et diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .

. . . . . .

IDAMAS.

Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, et qu'une telle offenſe...

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 11 décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations; elle ne fut jouée que ſeize fois, et c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, et que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS

SUR

LA TRAGEDIE.

A

MILORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Mylord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, et d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage ; mais vous ſavez que la tragédie de Brutus eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandſworth, chez mon ami Mr. *Falkener*, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun anglais n'eût traité ce ſujet qui, de tous, eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (*a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoique écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; et qui penſe fortement parle de même.

Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée: il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Delarime et de la difficulté de la verification françaiſe.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévériré de notre poëſie, et l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger

et ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns ſur les autres ; et de créer dans le beſoin des termes nouveaux qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles et néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'anglais dit tout ce qu'il veut, le français ne dit que ce qu'il peut ; l'un court dans une carrière vaſte, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant et étroit.

Malgré toutes ces réflexions et toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poëſie françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures et un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont faît des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*,

les *Deſpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres; et je le répète encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

Tragédies en proſe.

On a tenté de nous donner des tragédies en proſe; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir: qui a le plus, ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au public: Je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On eſt accoutumé dans les fêtes à des danſes et à des chants; ſerait-ce aſſez de marcher et de parler, ſous prétexte qu'on marcherait et qu'on parlerait bien, et que cela ſerait plus aiſé et plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les théâtres tragiques, et de plus, toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime et à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que

nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraiſſe toujours libre: et nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier-Deſmarais*, de l'académie françaiſe et de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit Anacréon en italien avec ſuccès; et ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, et n'ont pu être ſupportables en leur langue!

La rime plaît aux Français, même dans les comédies.

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, et quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Mylord, que plus

un étranger connaîtra notre langue, et plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, et qui dit *vers* en français, dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, et qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Caractère du théâtre anglais.

Ne pouvant, Mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie : mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand

Corneille : mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées qui ſont plutôt des converſations, qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un critico del noſtro Paſtor-fido diſſe, che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi madrigali; credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie franceſe, che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.* Défaut du théâtre français.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, et rendent toute action preſque impraticable. (*b*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de *Voltaire* ont opéré la réforme du théâtre en France, et ces abus ne ſubſiſtent plus.

les anciens ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu et la vraiſemblance.

Exemple du Caton anglais.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus* devant *Caton* ſon père, qui s'écrie: » Heureux jeune » homme, tu es mort pour ton pays! O mes » amis, laiſſez-moi compter ces glorieuſes » bleſſures! Qui ne voudrait mourir ainſi » pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une » vie à lui ſacrifier?..... Mes amis, ne » pleurez point ma perte, ne regrettez point » mon fils; pleurez Rome; la maîtreſſe du » monde n'eſt plus: ô liberté! ô ma patrie! » ô vertu! &c.» Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe

récrie? et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Comparaison du Manlius de M. de *la Foſſe*, avec la Veniſe de M. *Otway*.

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit ſon ſujet de la pièce anglaiſe de M. *Otway*, intitulée Veniſe ſauvée. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de Saint-Réal; et permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la pièce d'*Otway* et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiſer ſous des noms romains une aventure connue que l'anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambaſſadeur eſpagnol s'appelât *Bedmar*, et que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot*; cela ſeul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de Saint-Réal: *Jamais repos ſi profond ne précéda*

un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, et notre vie ſera bientôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de haſarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud*, ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas, par ce ſeul expoſé, combien cette ſcène anglaiſe eſt au-deſſus de la françaiſe, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Examen du Jules-Céſar de *Shakeſpeare.*

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-Céſar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas aſſurément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie : il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiècle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le latin, et qui n'eut de maître que ſon génie. Mais au milieu de tant de fautes groſſières, avec quel raviſſement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple romain, et lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, qu'il ſache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; et ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir Céſar vivant, et mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ? Céſar était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Perſonne, non ; Brutus, perſonne.

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, par cet Antoine qui, n'ayant point eu de part au châtiment de Céſar, en retirera le même avantage que moi : et que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le

ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur et ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes ; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar ;* et ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans et de plébéïens romains ; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chûte vient compter ſes bleſſures et pouſſer des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa plaie. *Oedipe* couvert du ſang qui

dégoutte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre* que ſon propre fils égorge; et *Electre* crie ſur le théâtre : *Frappez. ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du temps d'*Eſchyle*, comme à Londres du temps de *Shakeſpeare*; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de ſingulières beautés; et ſi quelques français qui ne connaiſſent les tragédies et les mœurs étrangères que par des traductions et ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs

et vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, et ſi les Anglais ſur-tout ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpeare*, et dans ſes ſucceſſeurs qui, n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, repréſentées avec art, et ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Bienſéances et unités.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, et qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de

Caton,

Caton, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain ; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe ; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées ; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des lois qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe et de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une pièce trop d'évenemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait ; et s'il prend deux jours et deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la

vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre. Il ne choquerait point la vraiſemblance ; et cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui ſans un ſtyle ſublime ne ſerait qu'atroce et dégoûtante.

Cinquième acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans ſa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en préſence de la cour et d'un ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils et ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main. Elle leur préſente la coupe empoiſonnée, et ſur leur refus et leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpeare*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait ſu évoquer et faire parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe

ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée; à peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Pompe et dignité du spectacle dans la tragédie.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de Montezume, à Paris; la scène ouvrait par un spectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare; *Montezume* paraissait avec un habit singulier; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de sa cour, prosternés le visage contre terre: *Montezume* commençait la pièce en leur disant:

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, et de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui diſait :

O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, et d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces pères de Rome, qui ſans doute devaient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire, que

(*) Voyez les Variantes à la fin de la Tragédie.

de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers et des revenans. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addisson*, votre successeur dans le ministère ; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, et qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent et ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile ;* il est tout naturel, et c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux :*

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Conseil d'un excellent critique.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna et Britannicus ? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait une partie de Britannicus et de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes ; cet ouvrage et tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS-BRUTUS ; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat romain et la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse ; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé ; l'en

proſcrire toujours, eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines. L'ambition d'un prince eſt repréſentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre :* de même, l'amour vous amuſe dans un roman ; et il vous tranſporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel que dans l'Enéïde; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement haſardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes ; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres ; et qu'ainſi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt

que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués ; il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres et à Paris ; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* et les *Le Couvreurs*, que d'ambition et de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, et que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-suivie, mais faiblement écrite, et ainsi peu estimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* (*c*) du dernier siècle.

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides et distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix ;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle :
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux *Renaud*

(*c*) Le comédien *Baron*.

veut

veut violer la femme de *Jaffier*; et elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, et non qu'il soit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, et combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible: sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, Milord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent sur-tout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce discours, et par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; et si les sentimens que je soumets ici à votre censure sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS,
VALERIUS PUBLICOLA, } Conſuls.

TITUS, fils de *Brutus*.

TULLIE, fille de *Tarquin*.

ALGINE, confidente de *Tullie*.

ARONS, ambaſſadeur de *Porſenna*.

MESSALA, ami de *Titus*.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'*Arons*.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le mont Tarpeïen ; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le temple et la maiſon, devant l'autel de Mars. Brutus et Valerius-Publicola, Conſuls, préſident à cette aſſemblée : les Sénateurs ſont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les Sénateurs.

BRUTUS, LES SENATEURS.

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe toſcan qui ne parlait qu'en maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat et craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, et c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre:
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez: Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.

Rome ! n'écoute point leur séduisant langage,
Tout art t'est étranger ; combattre est ton partage :
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou punis les rois ; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir ;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes :
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble ;
Qu'il paraisse au Sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(*Les Sénateurs se lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis ;
Rome et vous l'ordonnez : à regret j'y souscris.

Licteurs, qu'on l'introduiſe ; et puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.
(*à Brutus.*)
C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts :
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté ſoutenez la querelle ;
Brutus en eſt le père, et doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(*Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs et d'Albin ſon confident ; il paſſe devant les Conſuls et le Sénat qu'il ſalue ; et il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS et vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité ſévère
N'eut, juſques aujourd'hui, qu'un reproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace et qui craint, règne et ſert en un jour ;
Dont l'audace. . . .

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expose ;
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire :
Si du peuple romain le Sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, et ces mêmes autels,
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,

J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême ?
Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea ; ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux ;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien :
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidelle,
Rome n'est plus sujette et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir ;
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchantereſſe ;
Quel homme est sans erreur ? et quel roi sans faiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses sujets ; vous, faits pour obéir !

Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans ; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère ;
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste, et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque Etat a ses lois, (1)
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :

Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois ;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.
(*il ſe lève.*)
Pardonnez-nous, grands Dieux ! ſi le peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui régorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes :
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.
(*Les Conſuls deſcendent vers l'autel, et le Sénat ſe lève.*)
O Mars ! dieu des héros, de Rome et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,

Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.
(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)
Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père et tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal, et Rome et ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent. (2)
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la molleſſe
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe;

Mais je fais ce qu'on doit de bontés et d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, et ſur-tout au malheur.
Dès ce jour, en ſon camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrète joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce temps doit vous ſuffire.
Ma maiſon cependant eſt votre ſureté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.
(*aux Sénateurs.*)
Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, et ces dards tous ſanglans
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang, digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainſi contre nos ennemis
Le conſulat du père, et les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

(*Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.*)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible ?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'eſclavage
Amolliſſaient leurs mœurs, énervaient leur courage,
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix ;
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde.
Affranchiſſons la terre : et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.

Meſſala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ?....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre ;
A toute heure il y vient : Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ſes lettres depuis.... Mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Genereux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?

Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons et de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; et ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;

Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire :
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique (3)
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejeté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux ;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage,
Un chef aſſez puiſſant pour obliger le roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi ;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, et toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur ;
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier et prompt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle ; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,

A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur ;
Il en rougit lui-même : et cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, et craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens et du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!
(*à Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*à Meſſala.*)
Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, et peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.*)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offenſe et me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi? vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah ! j'aime avec transport : je hais avec furie :
Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, et non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Messala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire,
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats ;
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte :
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, et ce grand repentir ?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour et ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable

Mépriſe ma jeuneſſe, et me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon ſang.
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, et ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait: mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage. (*b*)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (*c*)
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des lois?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?

Non ; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, et de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, et bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières (*d*)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères :
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un Empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous.....
Pardonnez ; vous ſavez quel eſt ſon héritage ?
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;

Si mon ſang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, et d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, et d'un parti plus juſte!

Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé !
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, et le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche ;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur ;
Lui qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos ſoins, Seigneur, et mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe ;
Ce cœur eſt tout ouvert et n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr ;
Je le hais : mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle ;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis ;
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.

Voilà

Voilà ce que je ſuis et ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé, peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en république?
Vos lois ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.

Je ſais bien, que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.

Souvent la liberté dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ebloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les sévères lois se taisent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et son premier esclave être tyran sous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse:
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance,
Mais songez que lui-même éleva votre enfance;

Il s'en souvient toujours : hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur ;
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire et ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat ;
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du Sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah ! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me presse !
Moi, j'aurais pu !... mais non, Ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas ! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.

Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant !

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, et je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.

Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui ;
Allez lui commander de partir aujourd'hui :
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout : mon fils avec vous eſt lié ;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage ;
Le rendre ambitieux et corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome et lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie et ſon père.

BRUTUS.

Il le doit : mais ſur-tout il doit aimer les lois :
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple.
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats;

J'imitais ſa valeur, et ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer; et les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juſte eſpérance ;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence :
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale ?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés ?
Tarquin eſt-il content ? crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe ?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux ;
Ou demain ſous ſes lois Rome ſera rangée :
Rome en cendre, peut-être, et dans ſon ſang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux et ſoumis,
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.
(*à Meſſala.*)
Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, et tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge et de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eſt au comble, et Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère ;
De son entretien même il m'a soudain privé,
Et je hasardais trop si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue ?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De son frère et de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces solennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son ame aigrie,
Echauffent le poison de sa secrète envie.
Et cependant, Titus, sans haine et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces momens, j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.

J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang ſuprême;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, et ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie; et le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.

Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui. . .

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours et tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon roi ;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Meſſala ſe retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez ſon deſtin.
(*elle lit.*)
„ Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre :
„ Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui :
„ Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
„ Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie ;
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux. „
Ai-je bien lu?... Titus?... Seigneur... eſt-il poſſible?
Tarquin, dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où ſait-il?... et comment?... Ah!
Seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéir,

Ecouter mon devoir, me taire et vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jetez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, et ſerais à Titus!
Seigneur, il ſe pourrait. . .

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage;
Il penche vers ſon prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome et ſon dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, et le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change : et ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il soit heureux, hélas ! et qu'il l'ignore ?
Mais... n'écouté-je point un espoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse ?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point : il m'aime.
Va, dis-je...
(*Algine sort.*)
Cependant, ce changement extrême.....
Ce billet !... De quels soins mon cœur est combattu !
Eclatez mon amour, ainsi que ma vertu !
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir sa couronne !

De

De Titus et de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis : Rome, je te pardonne :
Rome, tu vas ſervir ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous,
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime et de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.

Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.
(*tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévère!
D'où vient ce morne accueil, et ce front conſterné?
Dieux!...

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné,
Le ſort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; et je n'ai déſormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus : un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir !
Que m'oſes-tu parler de malheur et de crime?
Ah! ſervir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits ;
Ce ſont-là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du Sénat, et la toute-puiſſance.
Choiſis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien ! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, oſe mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin ?...

TITUS.

D'être digne de vous ;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;

D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Eh bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, et ſoyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne et barbare.

Je ſais ce qu'eſt un père, et ſes droits abſolus ;
Je ſais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon ſang et ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en eſt-il donc ſans moi ?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... La nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut ſortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domeſtiques ;

Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un père, et dus vous en ſervir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice;
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, et ſongez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.

(*à Arons.*)

Le Sénat vous la rend, Seigneur, et c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte Sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée!

(*il va vers Arons.*)

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

(*Brutus et Tullie ſortent avec leur ſuite.*)

(*Arons et Meſſala reſtent.*)

Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?

(*à Arons.*)
Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le temps me preſſe ;
Il me faut ſuivre ici Brutus et la princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ſes deſtins, et peut-être du vôtre.
(*il ſort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints et qui nous déſunis !
Sort ! ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait ; Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos déſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impoſe !

Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir !
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance !
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels !
Et quel père ! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai ; qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître ;
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains ;
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.

Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.

Rome

Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des Etats, et qu'ailleurs on déſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire ;
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi ?
Que déformais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir ;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle.... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi :

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il ſert Rome et ſon roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!.. pérfide!.. écoutez: mon cœur long-temps ſéduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre ſang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frère et d'une amante;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du conſulat;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon déſeſpoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la princeſſe.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!

Frappez, percez ce cœur de ſa honte alarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... Allons...
(*à Meſſala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie: arrête, ingrat, arrête:
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui;
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime;
Dieux! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre,
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux! (*e*)
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!

Vous avez vu ma honte et mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes :
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (4)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ſes pleurs, et ſes charmes ;
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin ;
Que rien ne me ſurmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés ;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire :
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais ; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ses pas ;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien, c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse ;

Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus....
Hélas ! que je m'emporte en deſſeins ſuperflus !

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir....

TITUS.

Il faut que je la voie ;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ! ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare ?
Me tromper, me braver ?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je fais ce que je dois, et non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus ;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage ;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux !
La nature te parle, et ſa voix m'eſt trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père ;
Raſſure-toi ; Brutus eſt déſormais le mien,
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien ;
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage :
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon otage.
Peux-tu délibérer ? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au trône avec tant de regret ?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême ;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas roi lui-même ?
Son règne eſt d'une année, et bientôt... mais hélas !
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas !

Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine, elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin; Romain dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, et m'outrager comme eux;
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon ſang effaçant mes injures,

Plus juſte que le tien, mais moins irréſoluſ,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma paſſion,
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion ;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte et vain plaiſir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteſte ſes feux ;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur ;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe ;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe ;
Sois sûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi ;
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître ;
Que je fais ſouverain, et qui rougit de l'être.

Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reïne, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure ; adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome eſt aſſervie,
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala : ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens.
Le sort en est jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'est mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Viens, Rome est en danger; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le Sénat est instruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !...

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat et le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur !

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices..
Ah ! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre ?

Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'Etat et de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, ſois plus ; ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALERIUS.

On conſpire,
Je n'en ſaurais douter ; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers !

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;
On les ſuit. Je ſoupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partiſans des rois et de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à défunir le peuple et le Sénat.
Meſſala les protége ; et dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.

Que les pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend :
Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende ſur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'eſclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus ; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient ; c'en était fait : Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'eſt cet ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans
Qui conſpiraient contre elle, et ſervaient les tyrans ;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome et ſur vos jours.
Cet eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*en montrant l'eſclave.*)
Il a prévu le crime, et ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit ;
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices ;

Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être;
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir:
Et qui fait conſpirer, fait ſe taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, et le traître
Meurt encore en romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides;
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos fermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(*à l'eſclave.*)
Et toi dont la naiſſance et l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, et dut faire un romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends? quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les rois dans leurs miniſtres ?
Vos licteurs inſolens viennent de m'arrêter ;
Eſt-ce mon maître, ou moi que l'on veut inſulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'ambaſſadeur d'un roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer ſavent ſervir leurs rois ;

De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfesans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le Sénat.
Ce peuple auguste et saint fait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.
(*il lui donne des tablettes.*)
Voyez, Seigneur, lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,

Pour vous, pour Rome entière et pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble : Ciel ! Titus !
(*il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus*,)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur et d'alarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, et juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *seul.*

GRANDS Dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays!
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie ;
Le coup en est affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros! l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du fort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister ;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,

N'a

N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint, et vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y penſe encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour ſon père et pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable ou non de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle: ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(*il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu?
De trahir tes ſermens?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même et je me cherche encore;

Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte et veut un grand exemple.
Par mon juſte ſupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout temps utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,

Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,
(*il ſe jette à genoux.*)
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, et que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus..... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur et de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;

Va, ne t'attendris point, fois plus romain que moi ;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.
(*On l'emmène.*)

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons : que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX et dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre : il ſuffit... Rendons grâces aux dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE DE BRUTUS.

(*a*) Nous joindrons ici ce morceau que M. de *Voltaire* a retranché dans les éditions poſtérieures à 1738.

„ Au reſte, Milord, s'il y a quelques endroits paſſables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui penſent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'auſtérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât et qu'on plaignît l'effort qu'il ſe fait en condamnant ſon fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendreſſe et d'innocence, parce que ſi j'en avais fait une héroïne altière qui n'eût parlé à *Titus* que comme à un ſujet qui devait ſervir ſon prince; alors *Titus* aurait été avili, et l'ambaſſadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans ſes paſſions, aimant Rome et ſon père, adorant *Tullie*, ſe feſant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il ſe plaignait, et emporté loin de ſon devoir par une paſſion dont il avait cru être le maître. En effet, ſi *Titus* avait été de l'avis de ſa maîtreſſe, et s'était dit à lui-même de bonnes raiſons en faveur des rois; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles; *Titus* n'aurait plus eu de remords; ſon père n'eût plus excité la pitié.

„ Gardez, me diſaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraiſſent ſur la ſcène; vous ſavez que l'intérêt eſt perdu quand il ſe partage. Mais ſur-tout, que votre

pièce ſoit ſimple ; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité des événemens et des intérêts compliqués, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles qui ne ſavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque ſcène comme ſi c'était la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautés de détail, &c. &c.

(*b*) Edition de 1738.

* Je devenais romain, je ſortais d'eſclavage.

(*c*) *Ibidem.*

* Quoi ! le fils de Brutus, un ſoldat, un romain,
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin !
* Coupable envers Tullie, envers Rome et moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, &c.

(*d*) *Ibid.*

* Hélas ! ne vois-tu pas les fatales barrières ?

(*e*) *Ibid.*

* J'attendais un deſtin plus digne et plus heureux.

NOTES

(1) IMITATION de ces vers de Cinna.

. . . . . et par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'Etats.
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du ciel dont la ſage équité
Sème dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique;
Et le reſte des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains,
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

(2) *Curius* répond aux ambaſſadeurs des Samnites qui lui offraient des richeſſes :

J'aime mieux commander à ceux qui les poſsèdent.

(3) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet :

Je ſais rendre aux ſultans de fidelles ſervices;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trepas, quand ils l'ont prononcé.

(4) Ces vers ont été imité dans Warwick, par M. de *la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 7 mars 1732.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée avec ſuccès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* et les cris d'*Eryphile* immolée par ſon fils, ne puſſent produire d'effet ſur un théâtre alors rempli de ſpectateurs. Malgré ce ſuccès, M. de *Voltaire*, plus difficile que ſes critiques, vit tous les défauts d'Eryphile; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, et fit Sémiramis.

Nous donnons Eryphile d'après un manuſcrit trouvé dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les repréſentations. Nous en avons raſſemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.

On a indiqué par des aſtériſques * les vers d'Eryphile, que M. de *Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

DISCOURS

Prononcé avant la repréſentation d'Eryphile.

Juges plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître et fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux et des écrits
Qui de votre ſuffrage attendent tout leur prix.
De vos déciſions le flambeau ſalutaire
Eſt le guide aſſuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre ſon juge un auteur mutiné
Vous accuſe ou ſe plaint quand il eſt condamné ;
Un peu tumultueux, mais juſte et reſpectable,
Ce tribunal eſt libre et toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire :
Applaudis ſans mérite, ils ſont reſtés ſans gloire ;
Et vous vous empreſſez ſeulement à cueillir
Ces fleurs que vous ſentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la ſéduiſante adreſſe
D'un vers dur et ſans grâce adoucit la rudeſſe ;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus :
C'eſt *Baron* qu'on aimait, ce n'eſt pas *Régulus*.
Sous le nom de *Couvreur*, *Conſtance* a pu paraître ;
Le public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être :
Et ſe livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux et du vrai le trompeur assemblage :
On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chute à qui peut s'élever.

Des sons fiers et hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'est là qu'il veut qu'on change et d'esprit et de ton :
Il se plaît au naïf, il s'égaie au bouffon ;
Mais il aime sur-tout qu'une main libre et sure
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainsi dans ce sentier, avant lui peu battu,
Molière en se jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque,
Une muse descend au faux goût du burlesque :
On peut à ce caprice en passant s'abaisser,
Moins pour être applaudi, que pour se délasser.
Heureux ces purs écrits que la sagesse anime,
Qui font rire l'esprit, qu'on aime et qu'on estime !
Tel est du Glorieux le chaste et sage auteur :
Dans ses vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche ;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Insipide entretien des plus grossiers esprits,
Qui font naître à la fois le rire et le mépris.
Ah, qu'à jamais la scène, ou sublime ou plaisante,
Soit des vertus du monde une école charmante !

Français, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaiſſe;
Que d'Eſchyle au tombeau l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé, ſi dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,
Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oſer, quand on cherche à vous plaire?
Daignez vous tranſporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux:
Et que votre raiſon ſe ramène à des fables
Que Sophocle et la Gréce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtiſans, des héros déguiſés
Pouſſer des froids ſoupirs en madrigaux uſés.
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime;
L'amour n'eſt excuſé que quand il eſt extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il eſt des traits de flamme;
Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé ſavent tirer des pleurs.
Aux ſublimes accens des chantres de la Gréce

On

On s'attendrit en homme, on pleure ſans faibleſſe;
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce ſpectacle utile illuſtres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en ſa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique et juſte il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance,
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.

PERSONNAGES.

ERYPHILE, Reine d'Argos.
ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* et d'*Eryphile.*
HERMOGIDE, Prince du ſang d'Argos.
LE GRAND PRETRE de Jupiter.
POLEMON, Officier de la maiſon de la reine.
THEANDRE, cru père d'*Alcméon.*
ZELONIDE, confidente d'*Eryphile.*
EUPHORBE, confident d'*Hermogide.*
L'Ombre d'*Amphiaraüs.*
Suite de la Reine.
Suite du Grand Prêtre.
Soldats de la ſuite d'*Alcméon.*
Soldats de la ſuite d'*Hermogide.*
Chœur d'Argiens.

La ſcène eſt à Argos.

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE, Suite de Grand Prêtre.

LE GRAND PRETRE.

Allez, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix ! Dieux vengeurs !.. Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*).
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos ;
La victoire a ſuivi le char de ce hêros ;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons rejailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère ;
J'oſe accuſer des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un roi ;

Qui ſe plut à produire au ſein de la baſſeſſe
Le plus grand des héros dont s'honora la Gréce.

LE GRAND PRETRE.

Aux yeux des immortels et devant leur ſplendeur,
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux ; rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même :
„ Lorſqu'en un même jour deux rois ſeront vaincus,
„ Tes mains prépareront un ſecond hyménée :
„ Ces temps, ce jour affreux ſeront la deſtinée
„ Et des peuples d'Argos, et du ſang d'Inachus.
Ce jour eſt arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs diviſés qui déſolaient Argos,
Ce puiſſant Hermogide et tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine ;
Ils ont remis leur ſort à la voix de la reine ;
Et l'hymen d'Eryphile eſt bientôt déclaré.
Vous, ſi du dernier roi le nom vous eſt ſacré ;
D'Amphiaraüs encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens :
Conduiſez ſa vertu.... mais tremblez....

THEANDRE.

Dieux puiſſans !
Que nous annoncez-vous !

LE GRAND PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.
La vengeance implacable et qui marche à pas lents
Deſcend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi ! ce jour qui ſemblait marqué par leurs bienfaits..

LE GRAND PRETRE.

Jamais jour ne ſera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeſte ;
Dans une obſcure nuit les dieux cachent le reſte.

THEANDRE.

Il n'eſt donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs eſt mort aſſaſſiné.
Quoi ? Sa femme elle-même aurait pu.... la barbare!
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ſes triſtes ſujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en ſouvient aſſez ; un murmure confus,
Quelques ſecrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funeſte oſaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myſtère odieux ?

Nos timides soupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du temps et lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître ! O grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai satisfait si vous êtes vengé ! (b)
Comment dois-tu finir, solennelle journée
Que le destin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah ! pour ce nouveau choix quel étrange appareil !
Ce matin, devançant le retour du soleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue ;
Elle a d'Amphiaraüs embrassé la statue ;
Dans son appartement elle n'osait rentrer ;
Une secrète horreur semblait la pénétrer.
Tel est des criminels le partage effroyable :
Ciel ! qu'elle doit souffrir si son cœur est coupable !

LE GRAND PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple :

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici !

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, Suite de la Reine.

(*Eryphile paraît accablée de triſteſſe.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première :
* Que vos yeux ſans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux !

ZELONIDE.

Puiſſent ces dieux diſſiper votre effroi.

ERYPHILE *au Grand Prêtre.*

* Eh quoi, Miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi !
Demeurez ; ſecourez votre reine éperdue :
Ecartez cette main ſur ma tête étendue.
* Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit :
* Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu, ce n'eſt point une erreur paſſagère
* Que produit du ſommeil la vapeur menſongère :
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ſes erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes ſens égarés demeure encor préſente.
Du ſein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux,
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.

Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans et déchirés ſemblaient couvrir ſa tête,
Et cachaient ſon viſage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant ſon bras était armé.
J'entends encor ſes cris et ſes plaintes funeſtes.
Vous, confident ſacré des volontés céleſtes,
Répondez : Quel eſt donc ce fantôme cruel ?
Eſt-ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
* Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière
* Dont le ciel ſépara l'enfer et la lumière ?
* Les manes des humains, malgré l'arrêt du ſort,
* Peuvent-ils revenir du ſéjour de la mort ?

LE GRAND PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la juſtice ſuprême
* Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même,
* Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas ! lorſque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un ſecond hymen me fait ſubir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon ſecours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme ?
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND PRETRE.

Il vient punir le crime.

(*il ſort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

Quelle réponse, ô Ciel ! et quel préſage affreux !

ZELONIDE.

Ce jour ſemblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace eſt confondue ;
Par les mains d'Alcméon la paix vous eſt rendue ; (c)
Ces princes qui briguaient l'empire et votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deſtin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon ſeul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les deſtins à vos vœux ne mettront plus d'obſtacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux :
A l'hymen qui pour vous rallume ſes flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes déteſtées !
Moi, porter aux autels des mains enſanglantées !
Moi, choiſir un époux ! ce nom cher et ſacré
Par ma faibleſſe horrible eſt trop déshonoré :
Qu'on détruiſe à jamais ces pompes ſolennelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles !
Je ne puis...

ZELONIDE.

Raſſurez votre cœur éperdu :

Hermogide bientôt...

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu ?
Hermogide, grands Dieux ! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide ! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit : quel remords vous tourmente ?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante !
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau :
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau :
Je n'ai point consenti... que dis-je ? misérable !

ZELONIDE.

Quoi, vous ! de quels forfaits seriez-vous donc coupable ?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,
Mais, hélas ! qu'il en coûte à déclarer sa honte ! (2)

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte ;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins :
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'est cet âge fatal et sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence,
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main: mon cœur faible et sincère,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un père,
Trompé par son devoir et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (d)
Amphiaraüs parut et changea mon destin;
Il obtint de mon père et l'empire et ma main.
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable
Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,

Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je fuis,
Mon front mal déguiſé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De ſon fatal amour empoiſonna la flamme;
Il entrevit le trône ouvert à ſes déſirs;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes ſoupirs,
Comme un ordre ſecret que ma timide bouche
Héſitait de preſcrire à ſa rage farouche.
Je t'en ai dit aſſez; et mon époux eſt mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer ſon ſort.

ERYPHILE.

Argos le croit ainſi; mais une main impie,
Ou plutôt ma faibleſſe a terminé ſa vie.
Hermogide en ſecret l'immola ſous ſes coups.
Le cruel, tout couvert du ſang de mon époux,
Vint armé de ce fer, inſtrument de ſa rage,
Qui des droits à l'empire était l'auguſte gage:
Et d'un aſſaſſinat pour moi ſeule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands dieux! qui m'inſpirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le ſavez, n'eſt point fait pour les crimes;
Il eſt né vertueux: je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur;
Je déteſtai l'amour et le trône et la vie.

ZELONIDE.

Eh ! ne pouviez-vous point punir ſa barbarie ?
Etiez-vous ſourde aux cris de ce ſang innocent ?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant ;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne puis que pleurer, me taire et le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir ;
La main des dieux ſur moi toujours appeſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide et de Pylos,
Se diſputaient mon cœur et l'empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues et les haines
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rènes, (*e*)
Le barbare Hermogide a diſputé contre eux
Et le prix de ſon crime et l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre,
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens et mes cris.
Sans doute tu l'appris : cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dit de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte Ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERYPHILE.

O mon fils ! que de pleurs ton deſtin m'a coûté ! (*f*)
Trop de crainte peut-être, et trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance.
Je n'oſais ni trancher, ni ſauver ſes deſtins ;
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangères mains ;
Il mourut pour ſa mère : et ma bouche infidelle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! et quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma ſeule faibleſſe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteſtable hymen dont tu m'oſes parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

Eh bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire ;
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce et le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.

Euryale, Tydée, et ces rois repouſſés,
Vaincus par Alcméon ne ſont point terraſſés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaître;
Hermogide eſt puiſſant, le peuple veut un maître;
Il ſe plaint, il murmure, et prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différens et la cauſe et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les ſouhaits.
Que le droit de régner ſoit un de vos bienfaits!
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Grèce et de vous règle la deſtinée!

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix:
Mais on ſait qu'Hermogide eſt du ſang de nos rois.
Du ſouverain pouvoir il eſt dépoſitaire;
Cet hymen à l'Etat ſemble être néceſſaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'épouſe, et qu'il ſoit votre roi?

POLEMON.

Madame, avec reſpect on ſuivra votre loi.
Prononcez: un ſeul mot réglera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les ſuffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec ſincérité,
Ce prince eſt dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à ſon hymen il vous faudra ſouſcrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le déſire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelque eſpérance.
Puiſſe-t-il de ſa reine embraſſer la défenſe!
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis!
O Dieux de mon époux! et vous, Dieux de mon fils!
Prenez de cet Etat les rènes languiſſantes;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes:
Ou ſi dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, et daignez l'inſpirer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui? vous! jeter ſur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats!

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge, et mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé:
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage.
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil; ou ſe donne au haſard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il eſt le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit et trouble ma raiſon.
Ah! ſi la vertu ſeule, et non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffres-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils, la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre et mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, et du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez; et cette ame divine,
Du haut de ſa fortune et parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable et qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père:

Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux ! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand ſans vertu.
* Les mortels ſont égaux : ce n'eſt point la naiſſance,
* C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
C'eſt elle qui met l'homme au rang des demi-dieux ;
* Et qui ſert ſon pays n'a pas beſoin d'aïeux.
Princes, rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs ſont à moi ; mon ſort eſt mon ouvrage :
Et ces fers ſi honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie ;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
* Je vois ce que je ſuis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inſpire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant ſi grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'eſt un des ennemis qu'il vous faut ſubjuguer.
Né pour ſervir le trône et non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre deſtinée ;

D'une gloire assez haute elle est environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh ! qui sait si les dieux
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, et pour calmer la Grèce,
Ont voulu vous tirer du sein de la bassesse,
N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins ?
Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
Le sang de votre roi dont la terre est fumante,
Elève encore au ciel une voix gémissante ;
Sa voix est entendue : et les dieux aujourd'hui
Contre ses assassins se déclarent pour lui.
Le grand prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui se cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous si les arrêts du ciel
Vous pressaient de punir un meurtre si cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entre eux, et la reine elle-même ?
S'il vous fallait choisir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du salut de l'empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous ſouvenir!

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous, que maîtreſſe, et du trône et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée:
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, et quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pous vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler: Des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage et tombent à vos pieds:

Tout vous rit ; que pourrais-je, en ce ſéjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, et qu'un bras inutile ?
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! ô Dieux, dans quel temps !

ALCMEON.

Les orages
Ont ceſſé de gronder ſur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Gréce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen, et peut-être l'Amour,
Par votre auguſte voix nommer un nouveau maître.
Reine, juſqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'eſpérais à jamais vivre ſous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, et j'oſe ici vous dire
Que cet heureux époux, ſur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un ſujet ſoumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! eh quoi ! pourriez-vous donc penſer
Qu'Eryphile héſitât à vous récompenſer ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire

Sur les ſecrets du trône, et ſur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe ſolennelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce ſecret dans Argos eſt déjà répandu :
Princeſſe, à cet hymen on s'était attendu. (*g*)
Ce choix ſans doute eſt juſte, et la raiſon le guide ;
Mais je ne ſerai point le ſujet d'Hermogide.
Voilà mes ſentimens : et mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut ſervir ſous lui.
Puniſſez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant oſé paraître, elle eſt inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez ; j'atteſte ici les dieux,
Ces dieux qui ſur le crime ouvrent toujours les yeux ;
Qu'Hermogide jamais ne ſera votre maître ;
Sachez que c'eſt à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre ſes rivaux, et ſur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je ! ah ! diſpoſez de mon ſang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant ſervie !
Que ma mort ſoit utile au bonheur de vos jours !

ERYPHILE.

C'eſt de vous ſeul ici que j'attends du ſecours.
Allez : aſſurez-vous des ſoldats dont le zèle
Se montre à me ſervir auſſi prompt que fidèle.

Que de tous vos amis ces murs ſoient entourés ;
Qu'à tout événement leurs bras ſoient préparés.
Dans l'horreur où je ſuis, ſachez que je ſuis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

QUE faites-vous ? Quel eſt votre deſſein ?
Que veut cet ordre affreux ?

ERYPHILE.

Ah ! je ſuccombe enfin.
Dieux ! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus ſe ſentait attirée !
De quel charmes ſecrets mon cœur eſt combattu !
Quel état ! . . Achevons ce que j'ai réſolu.
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, et vous verſez des larmes !
Que je crains qu'en ſecret une fatale erreur . . .

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté : que ce poiſon funeſte
De mes jours languiſſans n'accable point le reſte !
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils !

* Leur

* Leur ſouvenir fatal a toutes mes tendreſſes.
* Malheureuſe ! eſt-ce à toi d'éprouver des faibleſſes ?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume eſt-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à ſon nom redoublez-vous vos plaintes ?
Pardonnez à mon zèle, et permettez mes craintes.
Songez que ſi l'amour décidait aujourd'hui...

ERYPHILE.

* Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui ;
Non, un dieu plus puiſſant me contraint à me rendre.
L'amour n'eſt pas ſi pur, l'amour n'eſt pas ſi tendre.
Non, plus je m'examine, et plus j'oſe approuver
Les ſentimens ſecrets qui m'ont ſu captiver.
* Ce n'eſt point par les yeux que mon ame eſt vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,
* Ecoutant de mes ſens le charme empoiſonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris ſa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux ! oſeriez-vous le nommer à l'empire ? (*h*)

ERYPHILE.

En de ſi pures mains ce ſceptre enfin remis
Deviendrait reſpectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus ſainte, et m'éclaire et me guide ;
Je chéris Alcméon, je déteſte Hermogide.
Et je vais rejeter en ce funeſte jour,
Les conſeils de la haine et la voix de l'amour.

Nature, dans mon cœur ſi long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre reſſouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez ſur mon ame un abſolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce ſceptre enſanglanté pèſe à ma main coupable.
Réparons tout: allons; et vous, Dieux dont je ſors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le tranſport qui vous guide;
Je vois que votre cœur ſait peu diſſimuler;
Mais les momens ſont chers, et je dois vous parler.
Souffrez de mon reſpect un conſeil ſalutaire,
Votre deſtin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des ſermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainſi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, et pour vous, et pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un ſentiment plus digne, et de l'un et de l'autre,
Doit gouverner mon ſort et commander au vôtre.

Vos aïeux et les miens, les dieux dont nous fortons,
Cet Etat périſſant ſi nous nous diviſons,
Le ſang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce ſont-là les conſeils qu'il vous faut écouter.
Banniſſez pour jamais un ſouvenir funeſte ;
Le préſent nous appelle, oublions tout le reſte.
Le paſſé n'eſt plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit ſeul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux ſont inutiles :
C'eſt par la fermeté qu'on rend les dieux faciles (*i*)
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à ſon tour,
Doit-il nous alarmer par tous ſes vains preſtiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges :
Ils ſont l'appât groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Penſez en roi, Madame, et laiſſez au vulgaire
Des ſuperſtitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi ! vous...

HERMOCIDE.

Encore un mot, Madame, et je me tais
Le ſeul bien de l'Etat doit remplir vos ſouhaits :
Vous n'avez plus les noms, et d'épouſe, et de mère ;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.

Vous régnez ; mais ſongez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choiſir : vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, et dont la main ſanglante
A ſoutenu quinze ans ſa grandeur chancelante :
Moi, dis-je, ou l'un des rois, ſans force et ſans appui,
Que mon lieutenant ſeul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je ſais que blanchi ſous les armes
* Ce front triſte et ſévère a pour vous peu de charmes.
* Je ſais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
* Mais la raiſon d'Etat connaît peu ces caprices ;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaiſſez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'aſpire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'empire.
Quoi ! vos yeux ſont en pleurs ; et vos eſprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends ; mes deſtins ſont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en eſt fait : à mon ſort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorſque le ſoleil deſcendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre juſtice :
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudiſſe ;
Et vous pourrez juger ſi ce cœur abattu
Sait conſerver ſa gloire, et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude ;
Mais jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis reine encor, Seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Demeure : ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, et que mon sort fléchisse ;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle : as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide ?
Contre la reine même osent-ils me servir ?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, et ne puis obéir.
Le fruit de tant de soins est lent à recueillir.
Argos n'a plus de rois, et c'était trop attendre
Pour les suivre aux enfers, ou régner sur leur cendre.

Je n'ai plus, il est vrai, ce fer si révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage assuré ;
Mais je conserve, au moins, de cette auguste place
Des gages plus certains, la constance et l'audace.
Mon destin se décide, et si le premier pas,
Ne m'élève à l'empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'empire et moi tu vois le précipice :
Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchisse !

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

ENFIN donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec ſa main donne ſon diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens ſont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de ſa part flatte votre eſpérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh ! qui choiſir que vous ? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puiſſant qui lui ſerve d'appui.
Que dis-je ? Vous l'aimiez, Seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi ! que cette faibleſſe ait amolli mon ame !
Hermogide amoureux ! Ah ! qui veut être roi,
Ou n'eſt pas fait pour l'être, ou ſait régner ſur ſoi.
* A la reine engagé, je pris ſur ſa jeuneſſe
* Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
* L'attention, le temps, ſavent ſi bien donner
* Sur un cœur ſans deſſeins, facile à gouverner.

Le bandeau de l'amour, et l'art trompeur de plaire,
De mes vaſtes deſſeins ont voilé le myſtère.
Mais de tout temps, crois-moi, la ſoif de la grandeur
Fut le ſeul ſentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône : et les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple et de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous eſpériez.

HERMOGIDE.

Par quels funeſtes nœuds mes deſtins ſont liés !
* Son époux et ſon fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma ſous mes pas.
Je ſais que j'eus les vœux du peuple et des ſoldats ;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut ſuccomber aux ſuperſtitions,
* Qui ſont, bien plus que nous, les rois des nations ; (*k*)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit ;
Du trône devant vous le chemin s'applanit ;
Argos, par votre main fait à la ſervitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuſe habitude :
Nos chefs ſeront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte ſur leur foi,
Tant

Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble et m'importune;
Son deſtin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce ſoldat qui vous doit ſa grandeur et ſon nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui ſous moi de la guerre a fait l'apprentiſſage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le ſuit les a tous attachés.
Par ſes heureux exploits ma grandeur eſt ternie;
Son aſcendant vainqueur impoſe à mon génie:
Son ſeul aſpect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il ſait ſe faire aimer,
Que des peuples ſéduits l'eſtime eſt ſon partage;
Sa gloire m'avilit et ſa vertu m'outrage.
Je ne ſais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obſcur qu'il était, ſemble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois ſeul prétendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré ſi long-temps,
N'eſt qu'un coloſſe énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers ſa chute, et dont le poids immenſe
Veut, pour ſe ſoutenir, la ſuprême puiſſance; (3)
Mais du moins en tombant je ſaurai me venger. (1)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici ?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager ;
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et sombre
Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre :
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort ;
Et dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'aperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

Oui, ce peuple, Madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix ;
Et je viens, en leur nom, présenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce assurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, et vous, peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choisir : je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.

Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de ſa mère en ſecret élevé, (*m*)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ſes triſtes deſtins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide et curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;
Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il reſpire.
Je vais mettre en ſes mains mes jours et mon empire.
Je ſais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,
Me prédit, m'aſſura que ce fils ſanguinaire
Porterait le poignard dans le ſein de ſa mère.
Puiſſe aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux deſtin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, peuple, je le veux: oui, le roi va paraître:
Je vais à le montrer obliger le grand prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor ſur lui;
Ce ſecret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils déſormais il n'eſt rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuple, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour:

L'affreuſe vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont la cruauté
Devait verſer le ſang du ſein qui l'a porté :
Il n'eſt plus. Son ſupplice a prévenu ſon crime.

ERYPHILE.

Ciel !

HERMOCIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le ſuivit au tombeau. (*n*)
Il fallait étouffer ce monſtre en ſon berceau ;
A la reine, à l'Etat ſon ſang fut néceſſaire ;
Les dieux le demandaient : je ſervis leur colère.
Peuple, n'en doutez point : Euphorbe, Nicétas,
Sont les ſecrets témoins de ce juſte trépas.
J'atteſte mes aïeux et ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai ſauvé la mère ;
Que ſi ce ſang coupable a coulé ſous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Gréce et pour vous.
Vous m'en devez le prix ; vous voulez tous un maître ;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être ;
Je vais venger mes droits contre un roi ſuppoſé ;
Je vais rompre un vain charme à moi ſeul oppoſé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naiſſance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenſe.
Je vous ai tous ſervis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,

Cimenté de mon ſang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je ſors, et qui feront pour moi.
Amis, ſuivez mes pas, et ſervez votre roi.
(*il ſort ſuivi des ſiens.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

Ou ſuis-je? De quels traits le cruel m'a frappée?
Mon fils ne ſerait plus! Dieux, m'auriez-vous trompée!
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher ſon ſort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, et ſans doute il eſt mort.

ALCMEON.

Reine, c'eſt trop ſouffrir qu'un monſtre vous outrage:
Confondez ſon orgueil et puniſſez ſa rage.
Tous vos guerriers ſont prêts; permettez que mon bras...

ERYPHILE.

Es-tu laſſe, Fortune? Eſt-ce aſſez d'attentats?
Ah! trop malheureux fils, et toi, cendre ſacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Manes ſanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne ſur votre tombe et ſoit votre héritier!

Le temps, le péril preſſe, il faut donner l'empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inſpire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Réſiſter à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'eſt vous, Maître des rois et de la deſtinée;
C'eſt vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, ſi mon fils eſt tombé ſous ſes coups...
Seigneur.... vengez mon fils, et le trône eſt à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, eſt-ce à moi que ces honneurs inſignes...

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Gréce en ſeraient auſſi dignes? (e)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils ſont rois, mais c'eſt vous qui les avez vaincus.
C'eſt vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre:
C'eſt vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi ſi long-temps attendu,
Qui ſeul vous a fait vaincre, et ſeul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il ſoit digne à jamais de ce ſaint diadème!
Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux et mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

QUE faites-vous, Madame? et qu'allez-vous réſoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde : entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que ſur l'autel ſes mains ont conſacré.
Sur l'autel à l'inſtant ont paru les furies :
Les flambeaux de l'hymen ſont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un ſaint reſpect touché,
Baiſſe un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Juſqu'où veux-tu pouſſer ta fureur vengereſſe,
O Ciel! Peuple, rentrez : Théandre, qu'on me laiſſe.
Quel juſte effroi ſaiſit mes eſprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

AH, Seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers et la terre
S'élever tous enſemble et m'apporter la guerre :

Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés ;
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez !

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide :
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous fesais son roi : mais, hélas ! mais, Seigneur,
Arrêtez ; connaissez mon trouble et ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne ;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même apaiser ces manes en courroux,
Ces manes soulevés de mon premier époux.
Hélas ! combien de fois de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et lassés de s'ouvrir :
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon cœur et mon empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage ;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage :
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble et d'effroi
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadème ;
* Ma bouche en frémissant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant ;

* Et par un ſentiment que je ne puis comprendre
* Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités !
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à la fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace ;
Où ne peut point aller ſa criminelle audace ?
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos ſoldats,
J'aſſure au moins vos jours contre ſes attentats ;
Que du peuple étonné j'apaiſe les alarmes ;
Que prêts au moindre bruit, mes amis ſoient en armes.
C'eſt en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez : je vais au temple, où d'autres ſacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

Tout eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, et ſur-tout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival et prince, et de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices....

ALCMEON.

Lui, des amis ! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre et la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles ;

Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance ;
L'hymen va me payer le prix de ma valeur ;
Je ne vois qu'Eryphile, un ſceptre et mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes ?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans ? (*p*)
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hyménée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur ; il honora les dieux :
J'eſpère en leur juſtice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte ?
Ah ! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte ?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler ;
Tout chargé de forfaits, c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde ;
C'eſt lui qu'un dieu menace ; et ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure ; et le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écraſer la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes ;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.

à le dissimuler :
père, et je dois vous
C O M E O N.
on ? achève.
A N D R E.
Que la
ime coupable chaîne
ogide elle promit sa
conduisit l'assassin.
C O M E O N.
qui pour toi m'ir
upçonnait la princ
vait pu l'offenser.
ême, as-tu pu
poison que l'e
la plus belle vi
mais la crédul
la malignité.
les chagrins dé
les astres qu'ils a
leur coup d'œil
ire, et tout prir
que de feux adu
vendu par ses
penche vers so
ne ont hâté son
la barbare imp
il eſt quelque

Et mon cœur, repouſſant ces ſentimens cruels,
Aime à juger par lui du reſte des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide eſt coupable;
Lui ſeul a pu commettre un meurtre ſi fatal.
Lui ſeul eſt parricide.

THEANDRE.

Il eſt votre rival :
Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes;
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.
Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le ſilence, ou vantez ſes vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraiſſez et portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, et mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus : je mets ſous votre loi
L'empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines
Leurs vertus ſont en vous, leur ſang coule en mes veines,
Et jamais ſur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils liſent dans mon cœur : ils ſavent que l'empire
Eſt le moindre des biens où mon courage aſpire.
Puiſſent tomber ſur moi leurs plus funeſtes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits.
Ce peuple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple ;
Et, déjà par mes mains inſtruit à vous ſervir,
N'apprendra de ſon roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient raſſurer mon ame :
Dieux ! vous favoriſez une ſi pure flamme !
Vous ne rejetez plus mon encens et mes vœux !
Suivez mes pas : entrons . . .

Le Temple s'ouvre ; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une poſture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux !

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même ! Où ſuis-je ?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait ſortir de la nuit infernale ?
Quel eſt ce ſang qui coule ? et quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien, mon bras eſt prêt; parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger ſur ma tombe.

ALCMEON.

Eh! de qui?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère! que dis-tu? quel oracle confus!
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(*le temple ſe referme.*)
Les dieux ferment leur temple!

THEANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable!

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens!
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice?

ALCMEON.

Ciel! peux-tu commander que ma mère périſſe!
Que prétendez-vous donc, manes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obſcurités:
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que mon ſort eſt trop loin de ces grandeurs auguſtes.
J'euſſe

J'euſſe été trop heureux, mais les manes jaloux,
Du ſein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, et rompent l'hyménée,
Dont s'offenſaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vous parler ſans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être,
Je vous avais trompée et vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, et je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (*q*)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux était d'aſſez grand prix;

Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'anobliſſais ſa ſource.
Je fis plus : juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître ;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois ;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur ?

ALCMEON.

Oui, Madame, et dans un rang ſi bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas ;
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable ;
Que ce ſang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un eſclave !

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naiſſance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.

J'aſpirais juſqu'à vous dans mon indigne ſort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (r)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre ?

ERYPHILE.

Quels ſoupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (s)
Dans les mains d'un eſclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Deſtins trop ennemis !
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misère !
Alcméon, dans quel temps a péri votre père ?
Quel fut ſon nom ? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confuſion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il ? où perdit-il la vie ?
En quel temps ?

ALCMEON.

C'eſt ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs thébains le céleſte courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naiſſance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où juſque ſur ſon fils vous abaiſſiez les yeux,
Là, près du corps ſanglant de mon malheureux père,

Je fus laiſſé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triſte rebut du ſort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux ſauva mes deſtinées;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva : le reſte vous eſt dû.
J'oſai trop m'élever, et je me ſuis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain ? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'eſclave... ô Ciel, eſt-il poſſible !
Qu'on cherche le grand prêtre. Hélas ! déjà les dieux,
Soit pitié, ſoit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND PRETRE, *une épée à la main.*

LE GRAND PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre ſang un traître l'a trempée.
Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ERYPHILE.

Que vois-je ? c'eſt le fer que portait mon époux :
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime et l'homicide ;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle ; qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel dieu te l'a donné ?

LE GRAND PRETRE.

Le dieu de la vengeance.

(*à Alcméon.*)

Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, et le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève: romps le voile; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave?

LE GRAND PRETRE.

Il n'était point ſon père;
Un ſang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur: ah! mon roi!
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi!

ERYPHILE *ſe jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.

LE GRAND PRETRE *à Alcméon, en lui donnant l'épée.*

Je laiſſe entre vos mains ce glaive parricide :
C'eſt un don dangereux ; puiſſe-t-il déſormais
Ne point ſervir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits !

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.

* Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta deſtinée :
* Porte ce fer ſanglant ſur cette infortunée.
* Etouffe dans mon ſang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge toi, venge la mort d'un père ;
* Reconnais-moi, mon fils : frappe et punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils : grands Dieux !

ERYPHILE.

C'eſt toi dont, au berceau,
Mon indigne faibleſſe a creuſé le tombeau ;
C'eſt toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide,
C'eſt toi qui m'es rendu, mais pour le parricide :
Toi mon ſang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raiſon vient d'être confondue !
Dieux ! ſur elle et ſur moi puis-je arrêter la vue ?

Je ne ſais où je ſuis : Dieux, qui m'avez ſauvé,
Reprenez tout ce ſang, par vos mains conſervé.
Eſt-il bien vrai, Madame, on a tué mon père !
Il veut votre ſupplice, et vous êtes ma mère !

ERYPHILE.

* Oui, je fus ſans pitié : ſois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi ? tes pleurs ſe mêlent à mes larmes !
* O mon cher fils ! ô jour plein d'horreur et de charmes !
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiſſe parler la voix :
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arroſent une main ſi fatale et ſi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs ! abominable loi !
La nature me parle, et l'emporte ſur toi.
O ma mère !

ERYPHILE *en l'embraſſant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une ſi pure joie.
J'oublie, et mes malheurs, et juſqu'à mes forfaits ;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'insolent Hermogide,
Suivi jusqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, assiége ce palais.
Déjà tout est armé, déjà volent les traits.
Nos gardes rassemblés courent pour vous défendre;
Le sang de tous côtés commence à se répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empresse ou qui fuit,
Ne sait si l'on vous sert, ou si l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel! voilà le sang que ta voix me demande;
La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs cessez de vous plonger;
Je suis l'ordre des dieux, mais c'est pour vous venger.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous sépare, et ce monstre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
* Il me brave: il jouit du ciel qui le condamne! (*t*)
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux sont égaux, quand il faut se venger;
Vous régnez sur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en est plus chère;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verser dans mon règne naissant,
Pour un seul ennemi tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le sacrilége exemple
D'attaquer les dieux même, et de souiller leur temple?

Ils poursuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contre eux ce sang dont je suis né.
Va, dis-je, Polémon, va, c'est de ta prudence
Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que sur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahison ;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeste.
Rends-moi mon ennemi ; mon bras fera le reste.

(*Polémon sort.*)

(*à Théandre.*)

Et vous, de cette enceinte et de ces vastes tours
Avez-vous parcouru les plus secrets détours ?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes ?

THEANDRE.

J'ai tout vu ; j'ai par-tout disposé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on soin de ses jours ?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur secours ;
Elle a repris ses sens ; son ame désolée
Sur ses lèvres encore à peine est rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit et gémit. (5)
Elle vous craint, vous aime; elle pleure et frémit.
Elle va préparer un secret sacrifice
A ces manes sacrés, armés pour son supplice.
Son désespoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'ose nommer,

De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous savez...

ALCMEON.

Grands Dieux ! je sais qu'elle est ma mère. (*u*)

THEANDRE.

Les dieux veulent son sang. Dans un tel désespoir
Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir ?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte est extrême,
Il ne faut prendre, ami, conseil que de soi-même.
Mon père!.. Que veux-tu? chère Ombre ! apaise-toi ! (*x*)
Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi ?
Je t'entends, et ta voix m'appelle sur ta tombe !
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe ?
Tu demandes du sang... demeure, attends, choisis,
Ou le sang d'Hermogide, ou le sang de ton fils !

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien ! l'as-tu revu cet ennemi farouche ?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche ? (*y*)
Les dieux le livrent-ils à ma juste fureur ?
Sait-il ce qui se passe ?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.

Il ne soupçonne point quel sang vous a fait naître ;
Il méprise son prince, il méconnaît son maître ;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré :
Mais il consent enfin de quitter son asile,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.
Il veut qu'un nombre égal de chefs et de soldats
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte ;
Je règle votre suite ; il nomme son escorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient ; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité ?
Doit-on rien aux méchans ? et quel respect frivole
Expose votre sang...

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous ? A ce perfide ?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous ?

ALCMEON.

Me venger, mais en roi.

Argos à mes vertus reconnaîtra ſon maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître ?

THEANDRE.

Un dieu pourſuit ſes pas et le conduit ici :
Il entre en frémiſſant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs ! le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du Théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *ſur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel ſilence! eſt-ce un piége où mon deſtin m'entraîne?
Rien ne paraît : un lâche a-t-il ſurpris ma foi ?
Qui ? moi, craindre ! avançons.

ALCMEON.

Demeure, et connais-moi. (z)
Connais ce fer ſacré : l'oſes-tu voir encore ?

HERMOGIDE.

Oui, c'eſt le fer d'un roi qu'un ſujet déshonore.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main ?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin,
Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes ?
Quel enfant innocent... Eh quoi, tu t'épouvantes !
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais ; tu frémis !
Meurtrier de ton roi, ſais-tu quel eſt ſon fils ?

HERMOGIDE.

Ciel ! tous les morts ici renaiſſent pour ma perte.
Son fils !

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eſt découverte,
Revois Amphiaraüs, vois ſon ſang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu ſois ; et devant que je meure,
Puiſque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier : ſache au moins que mon bras
Ne ſait point ſe venger par des aſſaſſinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire ;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire :
Et ce ſang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auſſi noble que lui.
Sans ſuite, ainſi que moi, viens, ſi tu l'oſes, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur ce tombeau ſacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains maſſacré.
Combattons devant lui, que ſon ombre y décide
Du ſort de ſon vengeur et de ſon homicide.
L'oſes-tu ?

HERMOGIDE.

Si je l'oſe ! en peux-tu bien douter ?
Et les morts ou ton bras ſont-ils à redouter ?
Viens te rendre au trépas : viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le Grand Prêtre entre.*)

Qu'aucun de vous ne ſuive, et vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien ; mon bras n'a point ſouillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes ;
Je vais tenir ſa place en puniſſant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

Ciel ! fois pour la juſtice, et nos maux ſont finis.

LE GRAND PRETRE.

Nos maux ſont à leur comble ! il le faut... je frémis... (*a*)

L'ordre eſt irrévocable... ah ! mère malheureuſe !
C'eſt la mort qui t'amène à cette tombe affreuſe.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND PRETRE.

Il expire : Alcméon eſt vainqueur.
C'en eſt aſſez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur :
Amphiaraüs te ſuit ; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle ; et le crime eſt puni par le crime.

THEANDRE.

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND PRETRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils !

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.

(*on entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?

LE GRAND PRETRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler : il n'eſt plus ; je ſuis roi.
Dieux ! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, et mon père ;
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère ; (*bb*)
Il demandait la vie ; il s'eſt humilié ;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne !
Quoi ! j'ai puni le crime, et c'eſt moi qui friſſonne !
Ah ! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens ?
Eryphile, témoin de ma juſte vengeance,
Viens régner avec moi ? Quoi ! tu fuis ma préſence ?
Tu crains ton fils : tu crains ce bras enſanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine et calmez ſes alarmes :
Dites-lui que nos mains vont eſſuyer ſes larmes.
Mais non, je veux moi-même embraſſer ſes genoux ;
Allons, je veux la voir...

SCENE VI et dernière.

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND PRETRE.

Ah ! que demandez-vous ? (*cc*)

ALCMEON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage ;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je ?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils ;
Le ciel est juste. (*dd*)

ALCMEON.

Ah ! Dieux ! parricide exécrable !
Vous ! ma mère ! elle meurt... et j'en serais coupable !
Non, je ne le suis pas, Dieux cruels ! et mon bras
Dans mon sang à vos yeux...

(*on le désarme.*)

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main ; ton cœur n'est pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon supplice.

Je meurs contente... approche.. après tant d'attentats
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.
(*il ſe jette aux genoux d'Eryphile.*)
Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, et régner : le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits :
* Souviens-toi de ta mère...ô mon fils...mon cher fils...
C'en eſt fait... (*ee*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père !
Sois content : j'ai tué ton épouſe et ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger ſur moi,
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Manes qui m'entendez ! Dieux ! Enfers en courroux,
* Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous !

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

D'ERYPHILE.

(*a*) Cet enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préſent des deſtins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits ſans nombre aujourd'hui juſtifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla ſur ſa vie.

(*b*) THEANDRE.

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique allégreſſe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre et des faveurs des dieux.

LE GRAND PRETRE.

La Gréce ainſi l'ordonne; et voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, et les rois d'Elide et de Pylos,
Qui briguaient cet hymen et déſolaient Argos,
Suſpendant aujourd'hui leur diſcorde et leur haine,
Ont remis leurs deſtins à la voix de la reine;
Elle doit en ces lieux diſpoſer de ſa foi,
Se choiſir un époux, et nous donner un roi.

THEANDRE.

O Ciel! ſouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un ſi lâche homicide?

LE GRAND PRETRE.

La reine héſite encore et craint de déclarer
Celui que de ſon choix elle veut honorer.
Mais quel que ſoit enfin le deſſein d'Eryphile,
Les temps ſont accomplis; ſon choix eſt inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du ſoleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée;
La reine était en pleurs, interdite, troublée;

Dans son appartement elle n'osait rentrer :
Une secrète horreur semblait la pénétrer.
Elle invoquait les dieux ; et tremblante, éperdue,
De son premier époux embrassait la statue.

(*c*) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtresse de vous-même,
Vous pouvez disposer de vous, du diadême.
Songez...

(*d*) D'un autre hymen alors on m'imposa la loi ;
On demanda mon cœur : il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer ma passion naissante ;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon sort en changeant ne changea point mes feux ;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le sais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut ; le jaloux Hermogide
S'éloigna sur ses pas des champs de l'Argolide ;
Je reçus ses adieux : ô funestes momens,
Cause de mes malheurs, source de mes tourmens !
Je crus pouvoir lui dire, en mon désordre extrême,
Que je serais à lui si j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide : et faible que je fuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes soupirs honteux je ne fus pas maîtresse ;
Même en le condamnant je flattais sa tendresse.
J'avouais ma défaite...

(*e*) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ses droits au trône, et fier de ses aïeux,

Mélant à ſes forfaits la force et le courage,
Et briguant à l'envi ce ſanglant héritage,
Le barbare Hermogide...

(*f*) Je chériſſais mon fils : la crainte et la tendreſſe
De mes ſens déſolés partageaient la faibleſſe.
Mon fils me conſolait de la mort d'un époux :
Mais il fallait le perdre ou mourir par ſes coups.
Trop de crainte peut-être...

(*g*) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte ſur les rois de Pylos et d'Elide ;
Il eſt du ſang des dieux et de nos premiers rois.
Puiſſe-t-il mériter l'honneur de votre choix !
Ce choix ſans doute...

(*h*) Préférer à des rois un ſimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERYPHILE.

Il en eſt le ſoutien ;
Et le ſang dont il eſt, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de ſi pures mains...

(*i*) Devons-nous redouter un fantôme odieux ?
Vivant je l'ai vaincu : mort, eſt-il dangereux ? (*)
D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts et leurs preſtiges ?

(*k*) Tel eſt l'eſprit du peuple endormi dans l'erreur ;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras et que ma politique.
Il fallut obéir aux ſuperſtitions,
Qui ſont, bien plus que nous, les rois des nations ;
Et loin de les braver, moi-même avec adreſſe,
De ce peuple aveuglé careſſer la faibleſſe.

(*) Dans Alzire, *Guſman* en parlant de *Zamore* :

Vivant, je l'ai vaincu : mort, doit-il être à craindre ?

(*l*) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil préſomptueux
Juſqu'à ce rang auguſte osât porter ſes vœux?
Penſes-tu qu'il aſpire à l'hymen de la reine?

EUPHORBE.

Il n'aura point ſans doute une audace ſi vaine.
Mais, Seigneur, cependant, ſavez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en ſecret a vu Théandre ici?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes?

HERMOGIDE.

Tout m'eſt ſuſpect de lui: tout me remplit d'alarmes;
Ce ſeul moment encore il faut la ménager;
Dans un moment je règne, et je vais me venger.
Tout va ſentir ici mon pouvoir et ma haine:
Je ſaurai... mais on entre, et j'aperçois la reine.

(*m*) Par l'eſclave Corèbe en ſecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée,
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée;
Dans ces terribles lieux, qu'ont ſouvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'eſt là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſon deſtin n'eut jamais connaiſſance.
Mon amour maternel...

(*n*) Et le Prince et Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monſtre en ſon berceau:
J'enfonçai dans ſes flancs cette royale épée,
Par ſon père autrefois ſur moi-même uſurpée;
Et ſoit décret des dieux, ſoit pitié, ſoit horreur,
Je ne pus de ſon ſein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille ſanglante en mes mains demeurée,
De cette mort ſi juſte eſt la preuve aſſurée.
La reine qui m'entend et que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'atteſte mes aïeux...

(*o*) Et près de vous enfin, que ſont-ils à mes yeux?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.

J'ai beſoin d'un vengeur, et non pas d'un vain titre.
Régnez : de mon deſtin ſoyez l'heureux arbitre.
Peuple...

(*p*) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourſuit dans le temple échappées,
Ce ſilence des dieux, garant de leur courroux,
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, &c.

(*q*) Je cachais aux humains le malheur de ma race ;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiſſé juſqu'à rougir de moi ;
Voilà ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adreſſe
A d'un regard jaloux ſans ceſſe examiné
Non pas ce que je ſuis, mais de qui je ſuis né ;
Et qui de mes exploits rabaiſſant tout le luſtre,
Penſaient ternir mon nom quand je le rends illuſtre.
J'ai vu que ce vil ſang dans mes veines tranſmis...

(*r*) Mais du rang que je perds et du cœur que j'adore,
Songez que mon rival eſt plus indigne encore ;
Plus haï de nos dieux, et qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait ſon ſucceſſeur.
Madame....

(*s*) Un eſclave !... ſon âge... et ſes auguſtes traits...
Hélas ! apaiſez-vous, Dieux vengeurs des forfaits !
O criminelle épouſe, et plus coupable mère !
Alcméon, dans quel temps a péri votre père ?
Quel fut ſon nom ? parlez.

(*t*) Achevez ſa défaite, achevez vos projets :
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes ſujets.
De ce moment je règne, et de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir ſuprême,

Au

ı péril de mon ſang je veux les épargner :
veux en les ſauvant, commencer à régner.
leur dois encor plus : je dois le grand exemple
: révérer les dieux et d'honorer leur temple.
ne ſouffrirai point que le ſang innocent
uille leur ſanctuaire et mon règne naiſſant.
a, dis-je, Polémon....

ı) Les dieux veulent ſon ſang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
uels, tonnez ſur moi, ſi je vous obéis!
malheur m'environne et le crime m'aſſiége :
deviens parricide, ou me rends ſacrilége. (*)
ıel choix et quel deſtin!

THEANDRE.

Dans un tel déſeſpoir....

:) Chère ombre, apaiſe-toi, prends pitié de ton fils.
rme et ſoutiens mon bras contre tes ennemis.
)ans le ſang d'Hermogide apaiſe ta colère,
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi! de tous les côtés plein d'horreur et d'effroi,
.e nom ſacré de fils eſt horrible pour moi!

y) Peut-il bien ſe réſoudre à me voir en ces lieux,
\ux portes de ce temple, à l'aſpect de ces dieux,
ans ce parvis ſacré, trop plein de ſa furie,
ans la place où lui-même attenta ſur ma vie?
.es dieux le livrent-ils?...

z) Vois-tu ce fer ſacré?

HERMOGIDE.

Que vois-je? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec ſon diadême!

(*) *Scède* dans Mahomet :

)e ſentimens confus une foule m'aſſiége,
'e crains d'être un barbare, ou d'être ſacrilége.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main ?

HERMOCIDE.

Qu'oſes-tu demander ?

(*aa*) Nos maux ſont à leur comble. Alecto, Néméſis,
Du crime et du malheur meſſagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des ſcélérats ne peut les déſarmer ;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :
Il faut que le ſang coule, et leurs mains vengereſſes
Puiſſent les forfaits, et même les faibleſſes.

THEANDRE.

Ciel ! d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'eſt dans ſon courroux.
O conſeils éternels ! ô ſévères puiſſances !
Quelles mains forcez-vous à ſervir vos vengeances ?

POLEMON.

C'eſt la voix de la reine ! ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes eſprits ?
Que vas-tu faire ? Et toi, mère trop malheureuſe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuſe :
Les morts et les vivans y ſont tes ennemis !
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE *derrière le théâtre.*

Mon fils épargne-moi !

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

(*bb*) Ce monſtre enfin n'eſt plus : Argos en eſt purgé.
Les dieux ſont ſatisfaits, et mon père eſt vengé.
J'ai vu ſur cette tombe Eryphile éperdue ;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

(*cc*) Je vais mettre à ſes pieds ce fer ſi redoutable. . .
Que dis-je ! où ſuis-je ! où vais-je, et quelle horreur m'accable !
D'où vient donc que le ſang qui rejaillit ſur moi,
Si juſtement verſé, m'inſpire un tel effroi ?

Je n'ai point cette paix que la juſtice donne ;
Quoi ! j'ai puni le crime et c'eſt moi qui friſſonne !
Dieux ! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens !

(*dd*) ALCMEON.

Hélas ! parricide exécrable !
Vous, ma mère !... elle meurt.... et j'en ſerais coupable !
Moi ! moi ! Dieux inhumains !

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduiſaient ta fureur ;
Ta main qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eſt pas moins chère :
Ton cœur eſt innocent ; je te pardonne... Hélas !
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras...
Ferme ces triſtes yeux qui s'entr'ouvent à peine.

ALCMEON *à ſes genoux.*

J'atteſte de ces dieux la vengeance et la haine :
Je jure par mon crime et par votre trépas,
Que mon ſang devant vous...

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas ;
Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre et régner.

(*ee*) LE GRAND PRETRE.

La lumière à ſes yeux eſt ravie.
Secourez Alcméon : prenez ſoin de ſa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende ſon cœur plus juſte et ſon règne plus grand.

Fin des Variantes d'Eryphile.

NOTES

SUR LA TRAGEDIE D'ERYPHILE.

(1) *Polifonte* dans Mérope :

Je croirais que ſes yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.

(2) Dans Brutus, *Titus* dit à *Meſſala* :

On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte ;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte !

(3) On trouve une imitation de ces vers dans la Mort de Céſar.

(4) Imitation de ce vers de l'Enéide :

Quæſivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREFACE DES REDACTEURS DE LA NOUVELLE EDITION. Page 1

AVERTISSEMENT DE L'EDITION DE 1775.. 13

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR L'OEDIPE. 19

LETTRES A M. DE GENONVILLE, *contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'auteur, 1719.* 22

LETTRE I. ibid.

LETTRE II. 31

LETTRE III. *Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.* 33

LETTRE IV. *Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.* 52

LETTRE V. *Qui contient la critique du nouvel Oedipe.* 65

LETTRE VI. *Qui contient une dissertation sur les chœurs.* 77

LETTRE VII. *A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.* 80

LETTRE *au père Porée, jésuite.* 84

PREFACE DE L'EDITION DE 1729. 89

Des trois unités. 91

De l'opéra. 98

Des tragédies en prose. 100

OEDIPE, TRAGEDIE AVEC DES CHOEURS. 111

VARIANTES DE LA TRAGEDIE D'OEDIPE. 185

NOTES SUR L'OEDIPE. 189

FRAGMENT D'ARTEMIRE, *tragédie.* 191

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 193

MARIAMNE, *tragédie.* 223

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION. 225

FRAGMENT *de la préface de l'édition de 1730.* 234

VARIANTES *des premières éditions de Mariamne.* 310

BRUTUS, *tragédie.* 337

AVERTISSEMENT. 338

DISCOURS SUR LA TRAGEDIE. *A milord Bolingbroke.* 339

VARIANTES *de la tragédie de Brutus.* 440

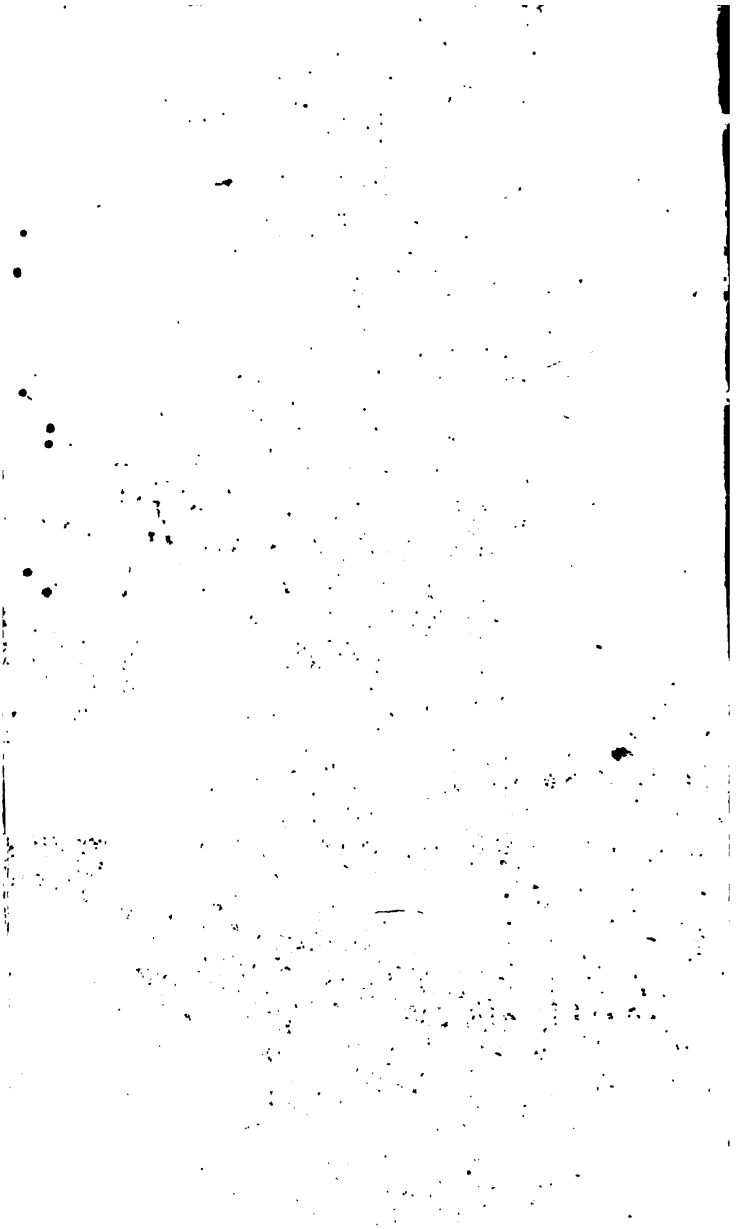
NOTES *sur la tragédie de Brutus.* 442

ERYPHILE, *tragédie.* 443

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 445

DISCOURS *prononcé avant la représentation d'Eryphile.* 446

VARIANTES D'ERYPHILE. 516

NOTES. 524

Fin de la Table du Tome premier.